

# DÉTECTIVE

*Le grand hebdomadaire des faits-divers*

## Vautour des ruines !



(Photo Détective)

**Alors que les sinistrés du Sud-Ouest voyaient à peine réapparaître leurs terres dévastées, les pillards d'épaves cherchaient déjà leur butin. Ci-dessus l'arrestation, dans les décombres de Moissac, de l'un de ces "vautours".**

(Lire, en pages 8 et 9, le reportage de nos envoyés spéciaux)



# LE CHÂTIMENT DU TRAITRE



Les inspecteurs refont le chemin par lequel les assassins ont pris la fuite.

Le soir-là, dans la chambre 18 qu'il occupait dans l'hôtel, 25, rue des Cinq-Diamants, Sumanovac était las; et cependant pas plus qu'il ne pouvait se décider à se mettre au travail il ne se résignait à essayer de s'endormir pour oublier et sa détresse présente et les ombres du passé.

Il sentait planer sur lui une menace. Plus de quinze jours qu'il n'avait trouvé au bureau de la poste restante l'habituel courrier qui, de Berlin et de Vienne, lui apportait assez fréquemment des nouvelles de ses rares amis! Cette solitude et cet abandon l'accablaient!

Il eut un instant la velléité de réagir, mais les ombres du passé furent plus fortes... Il revint son enfance paisible à Serajevo, son apprentissage, ses premiers travaux de cordonnerie qui lui procuraient ses premiers gains et avec ceux-ci la possibilité d'agir à sa guise.

Il se rappela les veillées, où sa tâche diurne accomplie, il usait sa vue sur les livres savants qu'il ne comprenait pas toujours très bien mais qui ouvraient sur la vie comme des portes d'évasion; Karl Marx, Bakounine, Lénine: ces noms flamboyaient encore dans sa mémoire en lettres de feu. Il revit la petite salle d'auberge où se réunissait le syndicat des ouvriers cordonniers; il avait lu et il était beau parleur, il n'en fallait pas davantage pour qu'il devint le chef du syndicat. Il le fut. Comme il fut l'orateur des meetings, le meneur des grèves, l'agitateur de la rue.

Un jour il fut pris par les sbires du royaume, jeté dans une geôle, jugé; c'était sa première défaite: il resta deux ans à la prison de Zagreb.

A ce souvenir, Sumanovac eut un tremblement qui lui agita tout le corps; comme s'il craignait que l'on eût pu lire au fond de sa pensée, il jeta un regard de hôte traquée autour de lui... La prison de Zagreb! Evocation de cauchemar. Etait-ce bien vrai, et était-ce lui qui y avait accepté d'un envoyé de la police royale venu le visiter en sa cellule l'abominable marché de la trahison? Comment avait-il pu céder? De quelles menaces avait-on pu peser sur lui pour le contraindre? Tout cela se brouillait dans son esprit... mais le certain, et avec quelle netteté! c'était que depuis cette époque il n'avait plus connu une heure de quiétude. Il avait vécu près d'une année dans l'angoisse que son double rôle fût découvert. Maintes fois avait-il tenté d'échapper aux griffes qui le tenaient et de fuir; en vain! Toute tentative de retour en arrière eût été immédiatement payée de la dénonciation de sa trahison à ses camarades...

Et il avait dû continuer de tenir « ses chefs » au courant des manifestations que préparait le Comintern, des attentats que les groupes de combat tramaient dans l'ombre. Combien de « ses camarades » avaient été ainsi conduits par ses révélations sous les balles du peloton d'exécution ou dans le nœud glissant de la potence?... Il n'ignorait lui-même. Mais à cette heure, dans l'énerve fatigue de l'insomnie, c'est de tous les coins obscurs de sa chambre qu'ils surgissaient, spectres menaçants et justiciers.

Il reconnut les traits de Yoritch V..., ce jeune étudiant en pharmacie, son ami, à qui il avait procuré — par ordre — de faux papiers d'identité, qu'il avait conduit — par ordre — jusqu'à Chinchindamare l'assurant qu'un passage de frontière connu de lui seul lui permettrait de fuir à l'étranger. Et il se souvint que Yoritch était tombé dans les rets tendus par un peloton de la garde, posté là comme « par hasard », et qu'il avait été exécuté sur place.



On descend de la chambre 18, à l'hôtel de la rue des Cinq-Diamants...

Il reconnut encore Oreski, Mitchitch, Brezovitch, Boris K..., Ilia T..., Gregor G..., et d'autres, tous « camarades » qui lui avaient donné leur confiance et qu'il avait été chargé — par ordre — de mener sous des prétextes d'évasion vers des endroits où la police royale n'avait plus qu'à les cueillir et à les abattre.

Koprinitza, Szegedin, Prahov, étapes sanglantes de sa trahison, jusqu'au jour où, n'en pouvant plus lui-même, étouffant non peut-être de remords mais de terreur, il prit le parti de s'enfuir et de demander à l'exil une sécurité moins incertaine.

Vienne le vit. Il ne trouva pas chez ses compatriotes expatriés la cordialité qu'il attendait.

Il revint à Berlin. Il n'y fut l'objet de la part de « ses camarades » que d'une sorte d'indifférence glacée.

C'est alors que la peur le gagna... Et, décidé à mettre encore plus de distance entre lui et son passé, il partit pour Paris.

Il se souvenait d'y avoir quelques anciens amis à qui il pourrait demander de lui trouver du travail et de le guider à travers un pays dont il ignorait la langue.



Sumanovac, à l'époque où il fut arrêté par la police de Zagreb.



L'inspecteur Moreux interroge la receveuse du métro de la station Corvisart.

Ce furent eux qui lui indiquèrent, 3, rue Ferdinand-Duval, un hôtel à la mesure de sa bourse.

Quand il dut quitter cet hôtel, faute d'argent, ce furent eux encore qui lui conseillèrent cet hôtel de la rue du Commerce où il demeura près de trois mois.

Et ce furent eux aussi qui le menèrent rue des Cinq-Diamants, dans cette chambre, où, cette nuit, n'ayant pu trouver le sommeil, tout son passé pitoyable et douloureux avait déroulé, devant ses yeux, ses visions hallucinantes.

L'aube était venue et il n'avait pu consentir à demander au sommeil un peu de repos. Il éprouvait qu'endormi ce serait de nouveau, avec plus de relief, surgi de l'inconscient, le défilé tourmenteur des spectres.

Avec le jour, le froid du petit matin faisait frissonner sa chair; il avait comme le pressentiment d'un malheur.

Apercevant sur sa table le carnet sur lequel de temps à autre il notait une pensée, un épisode, et qui était comme son journal intime, mais où il y avait plus à lire entre les lignes que dans le texte, il l'ouvrit et y inscrivit ces quelques mots qui devaient montrer, plus tard, qu'une angoissante prémonition le torturait:

« 3 mars 1930. Paris. Que puis-je donc attendre et quel malheur rôde? J'ai froid. Et j'ai l'impression que je ne suis pas le maître de mes heures. Je me sens comme si j'étais un colis, le colis n° 2893, que des bras poussent de gare en gare, comme je le suis de ville en ville, d'hôtel en hôtel, jusqu'à un terme fixé par une volonté extérieure et qui sait, elle, ce qu'elle veut. »

A ce moment des pas se faisant entendre dans l'escalier, il referma son carnet.

Les pas se rapprochaient... Six détonations... Un homme qui s'enfuit. Un autre qui tombe... Des pas... Puis le téléphone qui entre en danse.

— Allo! la Préfecture! Un Serbe vient d'être assassiné. Envoyez quelqu'un vite. L'homme est mort...

\*\*\*

Le brigadier chef Ballerat arriva. L'hôtelier, M. Gallonier, lui montra la chambre n° 18, où Sumanovac gisait, replié dans un geste instinctif de protection du visage.

Un voisin, M. Malaquina, lui raconta ce qu'il avait entendu.



Sumanovac tel qu'il était depuis qu'il s'était réfugié à Paris.



C'est dans le passage des Artistes qu'un employé matinal faillit être renversé par l'un des assassins.

A six heures du matin, on était venu frapper à la porte de la chambre n° 18. Des paroles qu'il ne comprit pas furent échangées; la porte s'ouvrit. Aussitôt, six détonations éclatèrent. Puis ce fut la fuite éperdue de l'assassin, bondissant dans l'escalier étroit, bousculant une jeune servante et rejoignant un complice qui l'attendait dans la rue.

L'hôtelier fournit au brigadier Ballerat l'identité sous laquelle le 1<sup>er</sup> février avait été inscrit le locataire de la chambre 18 par un jeune homme qui l'accompagnait ce jour-là: Joseph Werner.

Werner ne parlait pas un mot de français. Le jeune homme lui servit d'interprète et indiqua à l'hôtelier, comme dernière adresse de Werner, 80, rue du Commerce.

La femme de l'hôtelier put donner un vague signalement des assassins: l'un était grand et large d'épaules, vêtu de noir et coiffé d'un béret basque; l'autre, très jeune, avait un chapeau mou et un imperméable beige.

Dans la chambre, le policier trouva une carte de l'Ecole des hautes études sociales où Werner s'était fait inscrire quelques jours plus tôt. Il trouva une carte de l'Université de Zagreb au nom de Ismaël Alihalifich, né à Serajevo. Il emporta aussi de nombreux journaux yougoslaves, des coupures d'un journal français d'extrême-gauche et quelques feuillets manuscrits en langue serbe.

Partir sur une enquête, sans plus d'indications, n'est pas réjouissant.

## Les difficultés d'une enquête

Joseph Werner, avant d'échouer dans ce quartier des Gobelins, avait donc habité, 80, rue du Commerce.

Les enquêteurs, rue du Commerce, ne retrouvèrent pas Werner, mais Ismaël Alihalifich, né à Serajevo, journaliste. Ballerat présente à l'hôtelier la photo de la carte des Hautes études sociales: « C'est bien le même », dit le patron. Et il ajoute: « Le camarade qui l'accompagnait m'a dit qu'il venait d'un hôtel, 3, rue Ferdinand-Duval.

Là, il s'était fait inscrire aussi sous le nom de Werner. Il n'y resta que huit jours et fut expulsé parce qu'il ne pouvait payer sa note.

Quel était donc cet homme étrange qui changeait ainsi d'hôtels et de noms? Il ne recevait jamais personne, hormis le jeune homme qui

le conduisait ainsi de place en place, puis l'abandonnait pour venir, comme sur un ordre, le reprendre et le placer ailleurs.

L'enquête élargissait son action. Après les témoignages directs, en attendant la traduction des documents trouvés dans la chambre, en attendant le résultat des recherches de l'identité judiciaire, du service des étrangers, de celui des garnis, des sommiers, les inspecteurs interrogèrent la légation yougoslave.

Werner ou Alihalifich y était inconnu. Même réponse aux sommiers, au service des étrangers.

Le mystère grandissait autour de ce mort, dont on ignorait même l'identité.

C'est alors que le vrai, le grand travail des policiers commença. Durant trois jours, les brigadiers-chefs Moreux et Ballerat vécut

parmi les ouvriers yougoslaves, dans les restaurants, dans les hôtels de la rue du Commerce, de la rue Frémicourt, où ils vivent en nombre.

Moreux réussit ainsi à connaître l'identité du jeune homme qui accompagnait toujours le pseudo Werner dans ses déplacements. Il avait quitté Paris, plusieurs jours avant le crime, mais comme il peut avoir des révélations importantes à faire sur la personnalité des assassins, le brigadier Moreux s'est mis à sa recherche. A l'heure actuelle, il l'a rejoint dans le Midi de la France où le jeune homme s'est réfugié.

Le brigadier Ballerat fut aussi heureux. Lorsqu'il eut été introduit dans le milieu serbe, il montra un soir la photographie de la victime, à l'un des hommes qui étaient là, « mais je le reconnais, s'écria celui-ci; c'est Ilia Sumanovac, un communiste. »

Etait-ce cette fois la véritable identité de la victime? Werner, Alihalifich, Sumanovac? Les deux premiers étaient inconnus en Yougoslavie et de la police française. Mais cette fois, l'enquêteur tenait le bon renseignement. Des télégrammes échangés avec la police de Zagreb, lui apprirent qu'Ilia Sumanovac avait été condamné à deux ans de prison en 1925, pour tentative d'assassinat; qu'il avait été arrêté plusieurs fois pour propagande communiste. Des photographies d'empreintes digitales et du visage de Sumanovac parvinrent à Paris. La chose ne faisait plus de doute: Sumanovac était la victime.

Ainsi fut révélé le mystère de la triple vie de Sumanovac; communiste traître, il s'était réfugié à Paris pour échapper au châtime

Le châtime l'y avait rejoint au moment où lui-même confiait à son journal intime ses doutes et ses appréhensions.

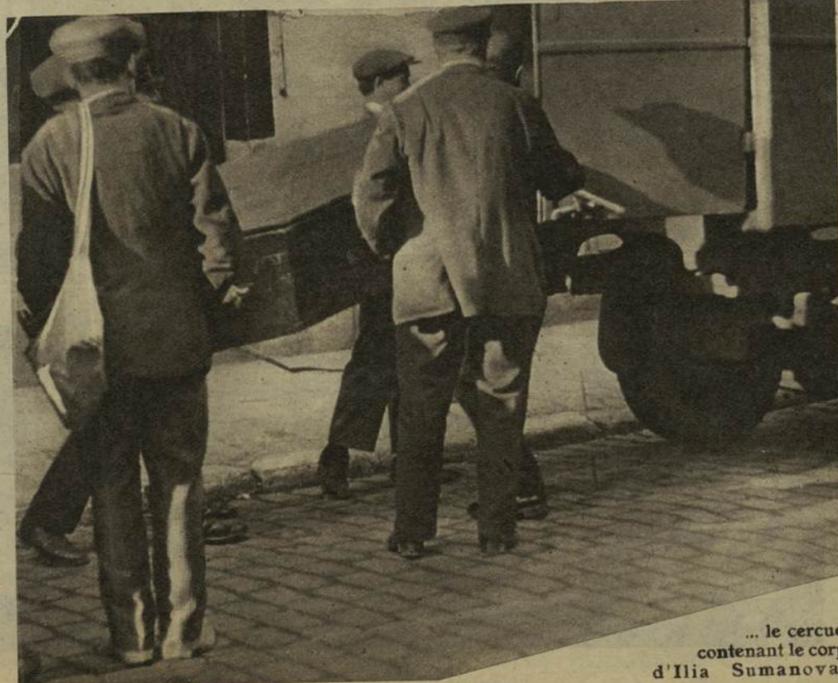
Que sont devenus ses « exécuteurs »? C'est ce que la police cherche à savoir. Mais il paraît difficile qu'elle y arrive.

Venus à Paris pour frapper, sont-ils à présent hors de nos frontières, rendant compte, sans doute, devant quelque comité secret, de leur terrible mission?

— Nous avons réussi, disent-ils. Justice est faite!

La justice des « Conjurés du Destin »!...

F. DUPIN.



... le cercueil contenant le corps d'Ilia Sumanovac.

# LA RÉVOLTE



L'atelier où eut lieu la révolte ; on voit le gardien qui eut à subir les coups des révoltés.

IMAGINE-T-ON soixante-cinq détenus ouvrant leurs cellules et se répandant dans la ville, un jour de Mardi-Gras, masqués, portant une livrée d'infamie et conviant les sujets du roi Carnaval à visiter leurs gardiens enchaînés dans la citadelle dont ils se sont rendus maîtres !... Le plan de l'évasion était, n'est-il pas vrai, d'une fantaisie grandguignolesque...

En vérité, pour retrouver pareille manifestation des hors-la-loi, il est nécessaire de se reporter à des révoltes fameuses. Ainsi, à Auburn, l'an passé la troupe dut-elle assiéger, quartier par quartier, la prison conquise par des rebelles et faire contre eux usage de fusils et de mitrailleuses. Ainsi, tout récemment, à Figueras, dans la Catalogne ensoleillée, les forçats, après avoir désarmé la chiourme et ouvert les portes de leur bague, se répandirent-ils dans la campagne, à la poursuite de la Belle...

L'affaire était si bien machinée que, si incroyable que cela paraisse, il n'était dans Lille que la police pour l'ignorer. Les surveillants de la prison étaient, bien entendu, dans le même cas. Les « donneurs », dont le métier est de recueillir les propos des mauvais garçons, auraient eux-mêmes gardé le silence, jugeant sans doute la plaisanterie conforme à leurs goûts canailles. Tous les truands du Nord attendaient la rébellion comme un grand événement. Elle devait comprendre deux phases : la mascarade tragique, puis, une manifestation de la vengeance des hors-la-loi. Un homme devait mourir : un honnête chauffeur de taxis dont le témoignage chargeait lourdement le chef des rebelles : Marius Martin, un rouquin souple et trapu, dit l'acrobate, dont le dernier exploit avait consisté à forcer le coffre-fort de la maison Elder and Fyfes. Et — audace immense — quelques jours avant la sédition l'homme avait reçu, par l'entremise d'un libéré, une notification de sa condamnation capitale, un billet laconique, tracé d'une plume malhabile, quelques mots lourds de colère : « Tu me reverras bientôt et ça t'apprendras à te taire. » Et c'était signé : *Marius Martin, l'évadé !...*

Il allait se passer quelque chose à la prison de Lille. Ceux qui, le jour de l'évasion, fraternisèrent avec les mauvais garçons dans les estaminets lépreux du pays le comprirent, bien qu'ils ne fussent pas dans la confidence. Cela, se murmurait-on dans les quartiers maudits de la ville, devait commencer avec les masques...

Avec les masques ! Les costumiers épousaient encore leurs détroques que les conjurés se concertaient déjà sur le choix des armes. La chose commença, au dortoir de la prison, la veille de la grande mascarade. Marius Martin, le chef, avait décidé de jouer sa chance...

## Veille d'assaut

A trente ans il n'avait d'autre horizon que la terre brûlée de Cayenne. Trente ans : avoir



Un détenu reconstitue la scène au cours de laquelle Martin brandit un crochet contre le surveillant-chef.

le désir de vivre et ne voir aux portes de son rêve que la cour d'assises et la livrée des forçats ! Et se dire qu'on est jeune, fort et redouté, et qu'il suffit de terrasser un surveillant et d'un saut franchir un mur, pour gagner la liberté...

Ainsi Marius Martin raisonnait-il dans l'atelier, où de l'aube à la nuit, il confectionnait des couronnes pour les Lillois défunts. La révolte avait depuis longtemps gagné son cœur. Ne se savait-il pas exclu d'un monde où les gendarmes sont des serviteurs et non des maîtres ? Une condamnation toute récente à cinq ans de prison l'en avait écarté pour de longs jours. Ce n'était pas la première. Une nouvelle condamnation l'attendait à Lille, où l'ai-je dit, il avait à répondre de l'effraction d'un coffre-fort. Lui eût-on fait grâce du bague que la relégation le guettait. La relégation, autant dire l'enfer de la vie.

A Roanne, où il venait de comparaître en justice, il avait déjà tenté d'échapper à la juste loi du destin. Profitant d'une promenade il avait gagné les toits se proposant d'atteindre le mur de ronde. On l'avait saisi, maîtrisé. Il s'était retrouvé dans un cachot, lié comme une

bête sauvage. Un gardien derrière un guichet le surveillait d'un air vainqueur. Son évasion lui avait valu une année de prison supplémentaire. On le transféra à Lille où, dès son arrivée, il risqua le même jeu. Il y gagna le cachot, une fois de plus, mais à cela se borna son châtiement car, s'il avait usé de ruse, il n'avait point eu recours à la force. Il s'était contenté de tromper la surveillance d'un gardien, tandis que, dans un groupe de vingt détenus, il attendait, visage au mur, la consultation du médecin : d'un bond, il avait disparu derrière la muraille peu élevée pour retomber dans les bras d'un autre gardien, qui n'avait pas eu grand mal à l'arrêter. Il plaisanta.

— Est-ce donc un crime, que de vouloir prendre l'air ?

On eut le droit de penser que les rigueurs de la cellule avaient eu raison des désirs qu'il affirmait indomptables. Un peu d'eau ; une

parvenions seulement à forcer la porte et la prison est à nous...

Le réveil sonna qu'ils discutaient encore. Ils répondirent à l'appel, installèrent leur lit, prirent la file au réfectoire et gagnèrent l'atelier. Une cloche sonna le commencement du travail, elle chantait, ce jour-là, un refrain de l'évasion...

## La maison de l'évasion

Aucune prison de France ne se serait prêtée aussi bien, il est vrai, à la réalisation de leur projet audacieux ; aucune prison, sauf peut-être la prison de Limoges, de cocasse mémoire...

À Limoges, les détenus étaient assurés, la nuit venue en gagnant les combles, de pouvoir aller en ville, pour y vaquer à leurs occupations, — et c'est d'un gardien que je tiens ce récit — c'est là qu'une femme réussit, par un mystère encore inexplicable, à devenir enceinte puis, enfin, à faire disparaître le fruit de ses entrailles. Ainsi le veut la légende...

Il n'en était pas de même à Lille, je me hâte de le dire, mais c'était bien par hasard, car, si les gardiens n'eussent veillé, la chose n'était pas impossible. On imagine difficilement, en effet, maison de claustration dont les frontières soient aussi peu défendues. Elle est vieille d'un siècle et demi — ce qui ne prouve rien — mais elle aurait certainement été mieux conçue si elle avait été construite au moyen âge. Les murailles intérieures n'en sont pas plus élevées que celles d'une garderie d'enfants ; les fenêtres n'en sont pas toutes grillées ; il y existe un accès sur le palais de justice, par où Marius Martin, si d'aventure il y avait songé, aurait pu facilement s'échapper. Bref c'est un peu la maison ouverte à tous les vents et à toutes les évasions...

L'administration pénitentiaire a fait l'impossible, à plusieurs reprises, pour faire condamner cette maison archaïque. Elle y eût peut-être réussi sans la politique qui l'a vaincue. Par un de ces miracles, qui ne surprennent que dans les œuvres des humoristes, il s'est trouvé qu'à Lille, tous les partis se sont mis d'accord pour la conserver... Un autre établissement pénitentiaire très moderne, existe à Loos, à quatre kilomètres de là... Mais n'importe, il fallait une prison à Lille.

C'est dans cette atmosphère d'évasion que les détenus du premier atelier se groupèrent le matin du Mardi-Gras. Marius Martin, Dupire et Wolney s'installèrent avant tous les autres et furent des premiers et des plus dociles à réclamer de l'ouvrage. Il leur fut impossible d'échanger un seul mot avant la soupe de dix heures. Tandis qu'on leur passait leur pitance, Marius Martin, l'acrobate, questionna :

— Toujours d'accord ?

Dupire et Wolney approuvèrent. Ils reprirent leur besogne. La demi-heure de dix heures, onze heures, puis midi sonnèrent. Le moment de l'attaque approchait... Les surveillants civils quittèrent l'atelier. Le gardien Cantin fit le tour de sa troupe dangereuse. Après une demi-heure d'allées et venues, il s'assit rassuré, près du poêle, s'abandonnant à la bonne chaleur...

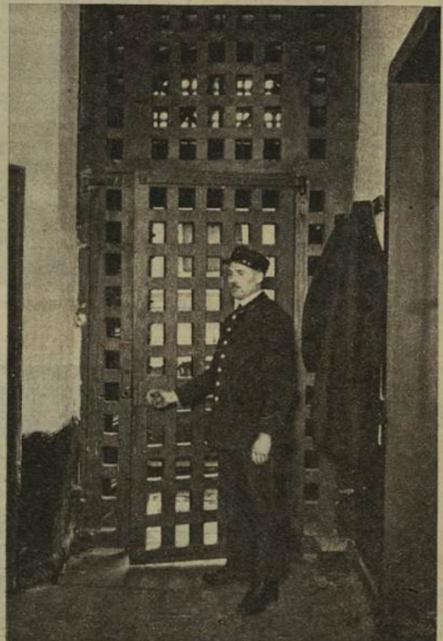
L'assaut donné sans cri de guerre, fut dramatique. Dupire, éleva une couverture au-dessus de la tête du malheureux Cantin et, fendant sur lui, l'étreignit de ses bras robustes. L'homme, cria : ses cris se perdirent dans la laine qui lui emprisonnait la bouche. Un croc-en-jambe lui fit perdre l'équilibre ; il se débattit, défit sa cagoule, se remit sur ses pieds. Dupire, ainsi qu'il en était convenu dans le cas où son adversaire leur opposerait une résistance, l'assomma, tandis que Wolney tendait à Marius Martin le crochet avec lequel il avait confectionné pendant toute la matinée des chaussures de lisière. D'une seule morsure de l'outil, l'acrobate fendit la poche du surveillant vaincu, lui arracha ses clefs, se précipita sur la porte.

La serrure grinça : la porte ne s'ouvrit pas. Les contremaitres en quittant l'atelier en avaient tiré le lourd verrou...

— A moi ! cria Marius Martin.

Des pieds, des poings s'écrasèrent sur la porte. Une sonnerie se révéla aux assaillants ; la sonnerie qui donne l'alarme. D'un seul coup Marius Martin en trancha le fil...

Une voix grondait, confuse, tandis qu'ils ébranlaient la porte : celle du gardien qui ne reconnaissant pas sa défaite, se débattait si



La porte d'entrée que Marius Martin franchit et d'où il fut retenu à grand'peine.

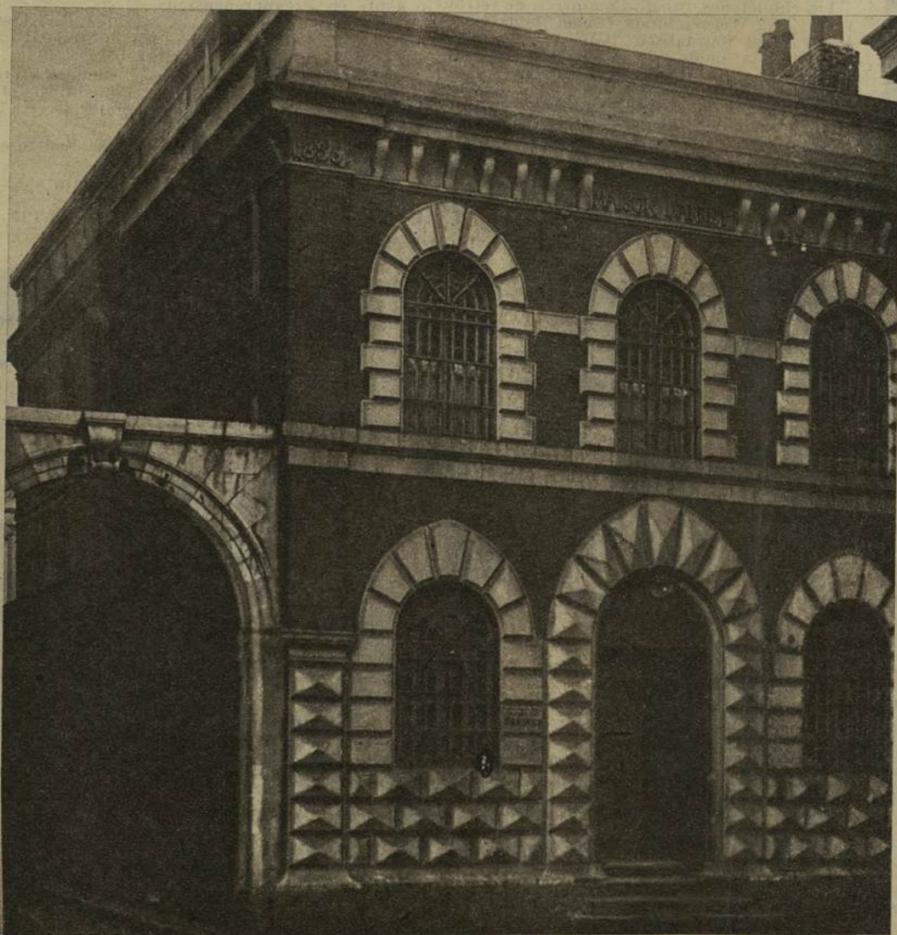
demi-boule de pain chaque jour ; une soupe tous les quatre jours : Cela n'était pas des aliments très copieux pour un homme de sa trempe. Il réintégra l'atelier, adouci en apparence, mais non moins fermement décidé. L'isolement lui avait appris qu'un homme seul ne triomphe pas facilement des surveillants et des murailles armées. L'idée d'un coup de force avait germé dans son esprit. Dupire, un solide garçon, aux poings massifs, à qui il s'en ouvrit l'approuva. Un autre de ses compagnons de chaîne, Wolney, qui partageait le même dortoir, se rallia à son projet. Ils tinrent à trois toutes lampes éteintes, un grand conciliabule à la veille du Mardi-Gras, répartissant les rôles.

Une révolte, en nombre, telle fut la solution à laquelle il leur parut nécessaire de se résoudre. Leur imagination leur montrait, dans la nuit complice, leurs forces centuplées. Wolney était d'avis que l'on différât la rébellion, afin d'attendre le dimanche, à l'heure de la messe. Marius Martin lui fit honte de sa tiédeur.

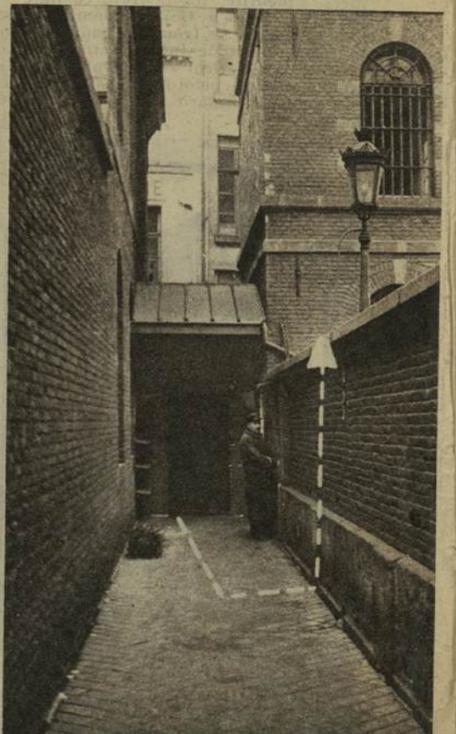
— Un dimanche ? Les rues sont désertes. Nous serons remarqués dans la ville. Alors qu'un jour de Mardi-Gras nous nous confondrons avec les masques. Ainsi, nul ne prêterait attention à nos vêtements fripés et à nos chaussures des prisonniers...

Leur plan minutieusement préparé prit à l'aube une forme tangible. Ils décidèrent l'expédition pour le même jour à l'heure du déjeuner des contremaitres, pendant que soixante-cinq détenus restent en présence d'un seul gardien. Et, pensaient-ils, soixante-cinq hommes, sur qui pèse la menace de la prison et du bague, ne sont-ils pas capables de triompher d'un surveillant ?

— Tu l'étrouperas sous une couverture, ordonna Marius Martin, le chef, à son lieutenant Dupire, je m'emparerai de ses clefs. Wolney nous prêterait main-forte et les autres nous suivront. Les surveillants ne sont pas armés : s'ils accourent nous saurons bien les maîtriser avec nos poinçons et nos crochets. Que nous



L'entrée de la prison de Lille.



La première muraille que franchit l'évadé.

# OLTE DE LILLE

bien, qu'il leur fut nécessaire, pour en avoir raison, de l'étrangler avec un bâillon...

La porte résista. Des pas coururent sous les voûtes. L'air extérieur entra dans l'atelier, mais non pas celui de la liberté : celui que rejetait par le guichet, le gardien Parisot, qui bien qu'étant éloigné du lieu de la rébellion, avait été attiré par le bruit...

Marius Martin redouble d'efforts. Trop tard. L'alarme est donnée. Les surveillants accourent. Henri Guichard le gardien chef, est à leur tête. La masse des assaillants recule. Les défections consécutives à la défaite, commencent. Les rebelles regagnent leur place, reprenant la tâche abandonnée. Seul, l'homme du destin, Marius Martin, ne se résigne pas à la déroute. Il tient dans la main le crochet que lui a tendu Wolney. Il menace. Va-t-on voir s'écrouter le gardien chef Henri Guichard dont la poitrine est offerte ? Un gardien projette sur lui une arme défendue. Marius Martin vaincu, abaisse son bras...

Etait-il impossible de croire que Marius Martin allait enfin céder à la force ? Non pas. Il apparaît au contraire que, pour lui, commençait seulement la poursuite de la Belle...

## Où Marius Martin, l'acrobate, exerce ses talents

Après la bataille, les vainqueurs confisquent habituellement les armes des vaincus. Il en fut ainsi à Lille et soixante-trois détenus furent dépouillés de leurs redoutables crochets...

Le sort de l'état-major des rebelles fut également fixé. Wolney et Dupire furent conduits en cellule. On va voir qu'eux aussi ne s'avouèrent pas vaincus.

— Et quant à toi, dit le gardien chef Guichard, au capitaine des rebelles, suis-moi !

Marius Martin obéit. Ils quittèrent l'atelier.

— Nous allons dans mon bureau dit Guichard.

Pour la clarté de ce qui va suivre il importe de savoir que la prison de Lille est conçue si étrangement que le bureau du gardien chef, où des détenus sont appelés quotidiennement, se trouve à côté de la porte d'entrée du public, c'est-à-dire à quelques mètres seulement de la rue, et que cette même porte d'entrée ouvre sur le chemin de ronde qui conduit aux murailles extérieures, aux murs d'évasion...

Marius Martin entra comme il lui avait été ordonné dans le bureau du surveillant... De là répétons-le, il lui était possible de suivre le mouvement de la porte d'entrée.

C'était l'heure, où parmi les masques apparus, plusieurs groupes de femmes et d'enfants, presque tous portant les marques extérieures d'une condition misérable, guettaient de la rue l'heure du parloir... Il y avait là de tout jeunes enfants et de très vieilles femmes, dont l'une coiffée d'un chapeau napolitain, tenait un marmot dans ses bras comme une vieille mendicante. Parfois la porte s'ouvrait : un gardien à l'appel d'un nom, laissait passer une suppliante, vérifiait ses papiers et la mettait sur le chemin du prisonnier qu'elle venait visiter...

Le cœur de Marius Martin battit plus fort, quand il comprit qu'en s'ouvrant sur ces femmes, la porte de la prison s'ouvrait aussi sur l'avenue...

La scène fut rapide. Le gardien chef décrocha son appareil téléphonique, appela la gendarmerie, le parquet. La téléphoniste ne lui répond pas tout d'abord, puis se fâche.

— Ne sonnez donc pas comme ça !

L'attente grandit... Le chef gardien s'impatiente en vains appels... En même temps le porte-claf qui appelle un nom... La porte d'entrée s'ouvre...

Un homme a bondi sous l'appel de la liberté. La porte qui ne s'est pas encore refermée sur une femme qui apporte du linge, lui livre passage... Il aspire goulument l'air qui le frappe au visage... Des masques défilent dont il va suivre le cortège, jusqu'à se perdre dans la foule avec eux... Est-il sauvé ? Non, le gardien chef qui s'est précipité à sa poursuite le retient par son chandail.

— Arrêtez-le !

Le porte-claf Moreau, revenu de sa surprise fonce lui aussi sur l'évadé. Ils sont bientôt

trois hommes à terre, deux qui se battent pour le triomphe de la loi, l'autre qui lutte pour sa liberté. Ils roulent ensemble, sur les marches du palais, congestionnés, s'épuisant en efforts pour vaincre. Un passant décide enfin du combat : M. Boulanger appariteur au palais de justice, un vieil homme grisonnant. Il assure la capture du fuyard. L'acrobate que deux hommes n'avaient pu faire céder, ne résiste pas à un troisième assaillant...

La porte se referme sur Marius Martin... Maintenant il ne voit plus la place — et la Belle — qu'à travers, des barreaux épais... Il n'est pas encore enchaîné, mais deux mains solides compriment ses bras...

— On a eu chaud ! dit le porte-claf Moreau...

— Le gaillard ! répète le « chef » Henri Guichard, essoufflé...

Mais que se passe-t-il ? Marius Martin l'acrobate a profité de ce que ses gardes du corps reprenaient haleine, pour s'échapper à leur étreinte...

La course recommence. En quel endroit de la prison Marius Martin va-t-il livrer un nouvel engagement ? Il court dans un couloir, qu'éclaire justement la porte en treillage de la prison. Toutes les portes en sont closes, il s'agrippe aux murailles, défonce une verrière. Le sang coule de sa main ouverte ; que lui importe ? Il parcourt la verrière, sautant une muraille. Il est seul, en face d'une barrière de moellons, dont la dernière conduit à la masca-

— Cette fois, vous avez eu de la chance ! Nous verrons bien à la prochaine.

## A la manière d'Edmond Dantès

Le chef n'ayant pas faibli, les lieutenants n'abandonnèrent pas davantage. Et c'est ainsi qu'on en arrive à la dernière aventure des rebelles, aventures qui sont dans la manière de celles qu'Alexandre Dumas prêta à des personnages de fiction, aujourd'hui entrés dans l'histoire, l'abbé Faria et Edmond Dantès, le comte de Monte-Christo...

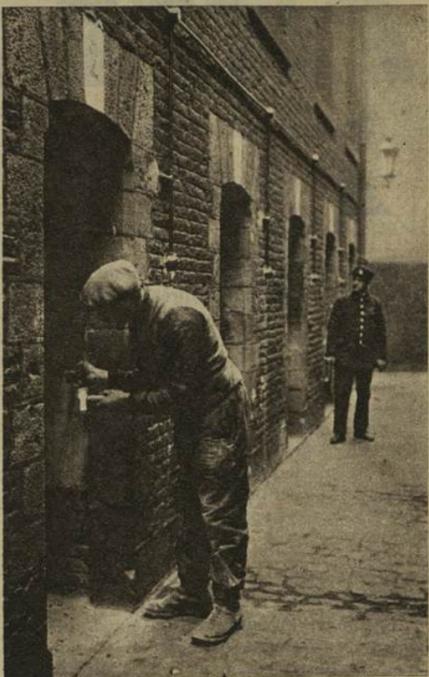
Nous avions laissé Dupire et Wolney en cellule, couchés sur la terre dure attendant leur transfert à la gendarmerie, puis devant une cour de justice...

Les deux rebelles furent placés dans deux cellules voisines, mais séparées l'une de l'autre par un mur épais... On les abandonna à leur sort...

Mardi gras passa, puis mercredi, puis jeudi... Vendredi un garde remarqua que les hommes, malgré le froid, avaient abandonné leur veste.

Caprice de prisonnier, sans doute ? Samedi matin seulement on eut l'explication du mystère...

On sait — ou on se sait pas — que les prisonniers correspondent entre eux, quelles que soient les séparations qui les isolent, selon un code secret bientôt appris et dont il est impossible aux gardiens de surprendre la transmis-



On répare la cellule d'où les rebelles voulurent s'évader.

sion... Dupire et Wolney en avaient usée pour établir, entre eux un nouveau plan de rébellion...

— Il y a dans chacune de nos cellules avait câblé Dupire, une lampe électrique et, retenant cette lampe un support. On peut s'en servir, comme d'une pioche pour attaquer le mur de ronde. Une fois dans le chemin, il nous sera facile de gagner la ville...

Wolney dérocha le support et commença l'attaque du mur de briques.

— Il faut attendre la nuit, seul moment où la surveillance des cellules est moins active... intervint encore Dupire...

Les étranges démolisseurs, attendirent pendant la nuit de vendredi à samedi. Lorsque la dernière ronde des surveillants se fut éloignée, ils commencèrent leur ouvrage. Contre toute apparence, la brique qu'ils voulurent forcer était renforcée par une pierre de taille. Leur outil s'y émoussa. La prison de Lille est décidément la maison des surprises... Au matin, quand on mit un terme à leur manège, ils eurent la surprise de découvrir l'obstacle contre lequel ils s'étaient vainement heurtés...

Sera-ce le dernier épisode de la révolte de Lille. Il faut le souhaiter sans trop y croire.

Cette prison est de celles, dont on ne peut pas la survivance, et les misérables qui vivent bien, qui entretiennent le rêve d'y revenir des exploits, que le seul hasard contraria...

Le jour même, où les lieutenants complotaient une nouvelle évasion, Marius Martin m'en apporta lui-même le témoignage...

On le ramenait de l'hôpital à la prison. J'étais là, écoutant les sarcasmes qu'il lançait de sa civière. Tandis qu'on le transportait, par le chemin, qu'évadé, il avait suivi, il refaisait complaisamment pour les policiers commis à sa garde, le récit de son aventure. Il n'éprouvait nul regret, manifestant au contraire une morgue insolente. Le gardien chef, quittant son bureau, vint reconnaître son prisonnier. Marius Martin, le toisa et dit :

— Je suis heureux de revenir chez vous. On s'en évade plus facilement que de l'hôpital.

Il s'interrompit, puis reprit :

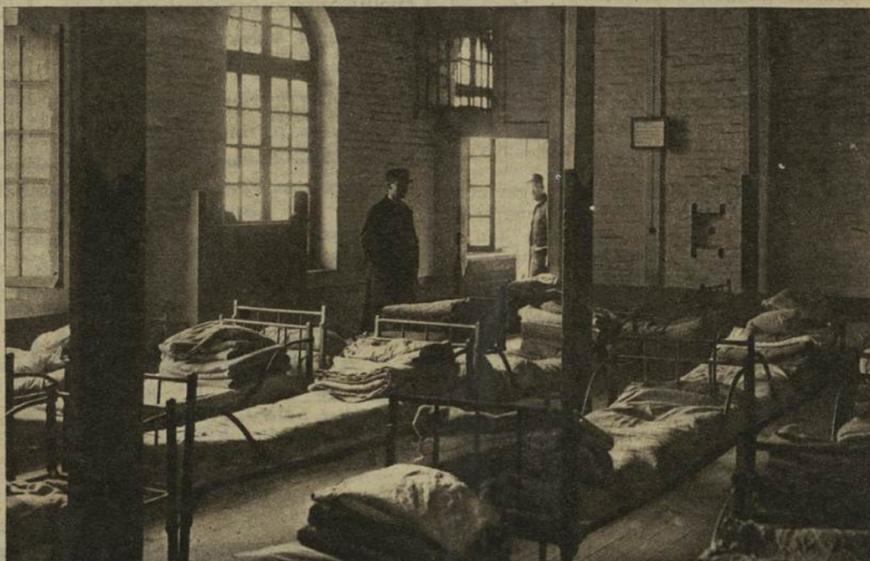
— On va me faire payer, je sais, mais ce sera autant d'avancement pour vous autres !

— Malheureux ! Tu as risqué le baigne gronda Henri Guichard. Ne te rends-tu pas compte, que jeune encore, tu es un homme perdu ?

Il doit y avoir des hommes insensibles aux manifestations de la pitié... Marius Martin le mordit du regard et l'éclaboussa d'une insulte...

— Les travaux forcés ! J'en « rigole » !

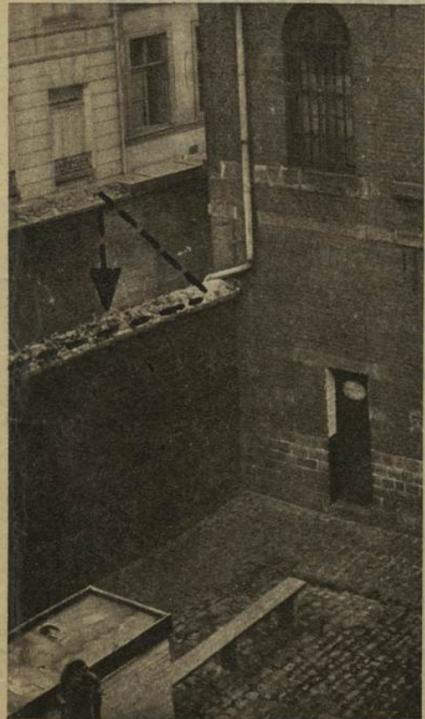
Henri DANJOU.



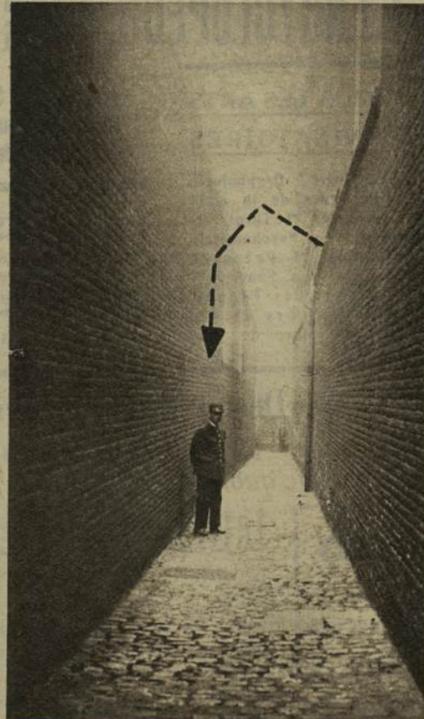
Le dortoir où les trois détenus fixèrent toutes lampes éteintes, leur plan d'évasion.



Le trou que les lieutenants de l'évadé firent dans leur cellule.



Debout sur la première muraille, Marius Martin s'appropriait à franchir la dernière enceinte.



Le chemin de ronde, la dernière enceinte.



Marius Martin sur son lit d'hôpital.

(Photos Henri Manuel).

# FAITS DIVERS

## Drames de la folie

ORRIBLE drame de la folie à Cannes : " Un cultivateur pris de folie tue sa femme et sa belle-mère " ; " Un fou blesse un conseiller général " ; " Un déséquilibré pénètre dans un pavillon " ; " Une détraquée s'étrangle auprès de son ami " .

Tous ces faits divers sont récents. La semaine criminelle qui vient de s'écouler était nettement placée sous le signe de la folie.

A Cannes, le maçon italien Cesario Gamba, 25 ans, ligote sa femme sur une chaise, lui tranche la gorge, tente de mettre le feu à son lit sur lequel il se couche après avoir ouvert les robinets du gaz. Il meurt asphyxié.

\*\*\*

Plus horrible encore, ce drame dans un mas provençal, près de Maillane.

Le 3 mars, un jeune cultivateur, Paul Gon, devenu subitement fou, décroche du mur son fusil de chasse, l'arme et le pose sur la table



Ange Langeron, le chauffeur de taxi assassiné boulevard des Batignolles.

de la cuisine. Sur une chaise, à côté de lui, il place un revolver chargé, puis il attend.

Bientôt paraît sur le seuil sa jeune femme tenant son bébé dans les bras. L'enfant sourit à son père, tend vers lui ses petits bras. Farouche, l'homme se dresse et met sa femme en joue. Pour sauver son petit, la mère fait demi-tour ; une décharge, reçue en pleine nuque, la couche sur le carrelage de la pièce.

Au bruit, le beau-père et la belle-mère, M. et M<sup>me</sup> Dumas accourent. L'homme tire la seconde cartouche. La belle-mère est tuée. M. Dumas voit le revolver sur la chaise. Il s'en empare. Une lutte farouche s'engage entre lui et son gendre. Le vieillard frappe à coup de crosse sur la tête du fou, qui se défend avant de s'enfuir et d'aller se jeter dans un puits.

\*\*\*

A Taillan, près de Bordeaux, c'est le maire du pays et le conseiller général de l'arrondissement, M. Georges Miqueau qui tombe sous les coups d'un dément Albert Garric.

Le maire se promenait tranquillement sous les arbres de la promenade de Taillan, lorsque Garric, qui portait en bandouillère un fusil de chasse, épaula son arme, visa M. Miqueau et, par deux fois, fit feu.

Vient de paraître :

DEUX OUVRAGES d'un INTÉRÊT palpitant contenant

## CE QUE TOUTE FEMME DOIT SAVOIR

avant et pendant son mariage

Demandez prospectus détaillés  
Envoi GRATIS et FRANCO par

la LIBRAIRIE ARISTIDE QUILLET  
SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 10 MILLIONS  
278, Boulevard Saint-Germain — PARIS-VII<sup>e</sup>

Quand on le désarma, le fou eut un rire sardonique : « Je viens de faire mon devoir ; voilà un bel acte ; voilà certes un acte d'éclat. »

... M. Miqueau a les deux yeux perdus et sa vie même est en danger.

\*\*\*

A Paris, dans une maison, 195, rue de l'Université, Maria Céron s'étrangle près de son ami, M. Léon Bobot. Ce n'est pas une crise de désespoir ; ce n'est pas le fait de la jalousie, d'une douleur morale ; c'est le fait divers de la folie, une fois de plus.

Elle avait 30 ans ; elle était belle. Elle n'a laissé que ces mots à son ami, sur une carte : « Avant de mourir, je veux te dire que je t'ai adoré... »

\*\*\*

Du jour que sa femme l'eut abandonné, Constantin Aleski se mit à boire. Il avait déjà l'esprit faible ; il devint fou et il eut d'étranges manies.

Il se plut à grimper, comme les singes, sur les arbres, le long des gouttières, à cheval sur les murs de clôture.

Le 2 mars, M. Drouot, demeurant 25, rue Anatole France, à Malakoff, fut réveillé, vers deux heures du matin, par le bruit insolite de pas sur le gravier de la cour qui entoure son pavillon isolé.

Il se leva et vit un homme qui, ayant escaladé la clôture, se disposait à entrer dans le pavillon.

M. Drouot s'arma d'un revolver et revint à la fenêtre pour prier l'intrus de déguerpir.

Au contraire d'obéir, Aleski le fou, défonça la porte de la maison à coups de pieds, fit sauter le panneau inférieur de la porte de la chambre où se tenait M. Drouot et il entra. Une fois encore, M. Drouot le somma de se retirer. L'autre, les bras tendus, continua d'avancer. Pris de peur, ne comprenant rien à cette obstination qu'il croyait criminelle, M. Drouot tira...

Aleski, grièvement blessé a été admis à l'hospice des Petits-Ménages.

\*\*\*

Enfin, jusqu'à quel point M. Nicolle, chef de la brigade spéciale, ne doit-il croire qu'il n'a point affaire à des détraqués dans le crime qui l'occupe actuellement :

Un chauffeur de taxi, Marie-Ange Lebreton, vient d'être assassiné dans son logement, 86, boulevard des Batignolles, par un jeune homme qu'il avait hébergé toute une nuit. C'était son habitude, à Lebreton.

Bien qu'il professât des idées avancées, criant qu'il faudrait bien que crevât cette société pourrie, il se montrait bon travailleur et très doux avec les jeunes gens.

Durant une année, il en entretenait un à son domicile. Il ne s'agissait point là de prosélytisme politique, mais d'un dérèglement à tout le moins physiologique.

Dans la nuit de mercredi à jeudi dernier, il rentra chez lui en compagnie d'un jeune homme rose de teint, haut de taille, joli garçon, coiffé d'une casquette de chauffeur et dont le costume était revêtu d'un imperméable de teinte fauve.

Vers sept heures du matin, un voisin, M. Blétoux entendit des coups sourds provenant de l'appartement de Lebreton : comme si l'on donnait des coups de pieds, atténués par un tapis, sur le plancher de la chambre.

Il n'y fit pas autrement attention, pas plus que le concierge, M. Mattée quand il ne vit pas, jeudi, son locataire passer devant sa loge. Il crut alors que celui-ci, connu pour ses opinions communistes, ne sortait pas de chez lui en raison de l'ordre du parti communiste exigeant le chômage ce jour-là.

Mais, vendredi matin, ne l'ayant pas encore revu, le concierge s' alarma. Il alla frapper à la porte de M. Lebreton. Personne ne lui répondit. Il tourna le bouton de la porte qui n'était pas fermée à clef et il entra. Un grand désordre régnait dans les deux pièces et, devant la cheminée, sous un matelas, le concierge découvrit le cadavre du chauffeur. Le corps était nu : la tête avait été défoncée à coups d'une barre de fer que M. Mattée vit près du cadavre.

\*\*\*

Série anormale qui remet en question cet avertissement du docteur Toulouse, le célèbre psychiatre : « Nous coudoyons des fous, des demi-fous, des détraqués, tous les jours, à tous les endroits. C'est à nous, c'est à la Société de se défendre, non par la prison, non par l'asile — ce tombeau — mais, par les traitements préventifs. Je consens, pour faire triompher cette thèse, qu'on me traite de rabâcheur, et même de maniaque, moi qui n'ai qu'un désir, qu'une foi : sauver les maniaques... »

Marius LARIQUE.

de notre manufacture de Lisieux

à votre maison



## NOUS OFFRONS

LE TROUSSEAU DE FAMILLE "MON DÉSIR" payable en 15 mensualités de 100 F. ou au comptant 1350 F.

Le Trousseau de Famille "Toiles de Bretagne" qui vous sera livré directement de notre Manufacture de LISIEUX, a été spécialement étudié et les articles les plus utiles dans un ménage ont été mentionnés.

Nous voulons que ce linge de qualité vous soit remis immédiatement sans que le côté paiement soit un empêchement à votre désir de confort.

Le TROUSSEAU de FAMILLE TOILES de BRETAGNE "MON DÉSIR" est composée de la manière suivante :

SIX TRÈS BEAUX DRAPS, toile mètisse de Bretagne supérieure, sans couture, échelle, jours 220x320	UNE PIÈCE DE DIX MÈTRES beau shirting pour lingerie, largeur 0 m. 80
SIX TAIES D'OREILLER renforcées avec volants à jours, fils tirés, 70x70	SIX ESSUIE-VERRES demi-fil qualité supérieure
DOUZE TRÈS BEAUX TORCHONS de cuisine, qualité forte, 60x80	DOUZE GRANDS MOUCHOIRS, blanc ou couleurs au choix, pour homme
UN SUPERBE SERVICE DE TABLE damassé "CROQUES FLEURIS", 6 couverts, n <sup>o</sup> 160x160	DOUZE MOUCHOIRS, jolie fantaisie, ourlés à jours, pour dame
SIX SERVIETTES TOILETTE tissu éponge grande taille	UNE SUPERBE COUVERTURE en laine blanche, bordée satin, pour grand lit deux personnes
SIX SERVIETTES TOILETTE nid d'abeilles, très forte qualité, 60x80	UN COUVRE-LIT JACQUARD frange, qualité lourde, grande taille 180x220
DOUZE MAINS DE TOILETTE, en tissu "TETRA" marque déposée	TOTAL 88 PIÈCES et ajouter la prime annoncée.

Livraison franco de port et d'emballage pour toute la FRANCE.

Tout envoi ne donnant pas satisfaction

est repris dans les 4 jours qui suivent la livraison

## CADEAU

A l'occasion de cette Vente sensationnelle, Le Trousseau de Famille Toiles de Bretagne offre avec chaque commande une PRIME SUPERBE : la série de cinq Casseroles



## ALUMINIUM PUR

renforcées avec manches isolants

Je soussigné, lecteur de "Délectoc" prie la Manufacture de Toiles G. BONNET & EDINGER à Lisieux (Calvados) de m'adresser son TROUSSEAU DE FAMILLE "MON DÉSIR" payable en 15 mensualités de 100 francs en y joignant le CADEAU-PRIME annoncé.

Nom :

Adresse très lisible :

Signature :

## GRAND CONCOURS



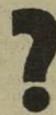
organisé parmi les Lecteurs et auquel nous avons décidé d'attribuer de nombreuses BICYCLETTES. Ces cadeaux remis dans un but de vaste publicité, seront expédiés gratuits, sans frais, parmi les personnes complétant exactement ce proverbe :

L-H-B-T-N-F-I-P-S-L-M-I-E

Rien à payer pour participer à ce Concours. — Joignez enveloppe portant votre adresse à la DIRECTION du CONCOURS, Service 152, rue Malebranché, PARIS

## Le Véritable Bréviaire de TOUTES les Sciences Occultes

Désirez-vous connaître l'Avenir ?  
Voulez-vous, par la main, par le visage ou par l'écriture, définir le caractère et la destinée d'un autre être ?



Cherchez-vous à savoir vos chances de succès, de fortune ou de réussite ?  
Vous intéressez-vous aux "pratiques" de la sorcellerie ?

Vous avez — enfin ! — un Guide sérieux :

## L'ENCYCLOPÉDIE des SCIENCES OCCULTES

TOUS LES ARTS  
DIVINATOIRES

Astrologie, Graphologie  
Les lignes de la main  
-.- Cartes et Tarots -.-  
Voyance, Psychométrie  
Oracles et Présages  
-.- Clef des Songes -.-  
Langage des Fleurs,  
des Couleurs et des  
Pierres, Marc de Café

Introduction de M. C. POINSOT  
Nombreuses illustrations  
Présentation de luxe

Tous les Mystères révélés  
Tous les secrets dévoilés  
: La Part du Vrai :  
: La Part du Faux :

TOUTELAMAGIE  
ANCIENNE & MODERNE

Sorcellerie, Envoûtements  
: Chance et Talismans :  
: Kabbale et Alchimie :  
: Magétisme, Hypnotisme  
: Spiritisme, Apparitions.  
: Fokirisme Hindou :  
: Hermétisme, Théosophie  
: Magies Noire et Blanche  
: Médecine Occulte :

La Clé du Destin - La Clé du Mystère - La Clé du Bonheur

500 Francs de Livres pour 25 francs

De quoi vous passionner pendant des années

650

pages  
grand in-8

### Le Livre des Livres - Le Livre de la Vie

Ce livre est aussi utile sur la table de l'homme et de la femme du XX<sup>e</sup> siècle qu'un dictionnaire, un livre de cuisine ou un code, et c'est TOUS LES JOURS que chacun peut le consulter avec profit.

Prix net :

25

Francs

Envoi franco recommandé contre mandat de 27 frs 50 (Etranger : 29 frs) adressé à  
AGENCE PARISIENNE DE DISTRIBUTION, 8, rue du Croissant, PARIS-II<sup>e</sup>

# OMBRES DE PARIS

## Roman policier inédit de Pierre Mac Orlan

### CHAPITRE IV

La sortie du cabinet du juge d'instruction, Marie-Chantal Fosseuse rencontra Saint-Thierry qui lui tendit la main gentiment. La jeune femme sentit que toute sa personnalité cérébrale s'effaçait à la suite du contact de leurs deux mains rapidement nouées.

— Nous dînerons ce soir tous les deux, fit Saint-Thierry en prenant un peu la main de la jeune femme. (Il sentit une légère résistance.) « Oh, ne craignez rien, ajouta-t-il, nous serons quatre : vous et deux témoins de cette histoire. L'un d'eux, Flahaut, est un journaliste qui peut vous rendre service ; l'autre est M. Eloi Mutter ; vous vous rappelez cet étrange bonhomme à tête de rat oxygéné ? C'est celui-là. Je l'ai invité à la demande de mon ami, Lucien Flahaut, qui le trouve très intelligent.

— C'est entendu, répondit Marie-Chantal Fosseuse, j'accepte avec plaisir... Promettez-moi d'être sage. Vous nous conduirez dans un petit coin bien tranquille. J'ai besoin d'un peu de repos. Depuis trois jours, j'ai l'imagination farcie d'histoires de police plus sottes les unes que les autres.

— Oui, c'est fastidieux et éreintant, fit Saint-Thierry.

— Pensez que je suis là depuis plus de trois heures. Je perds mon temps... Il faut que je me sauve pour aller répéter une chanson, passage Brady.

— Allez... Le juge d'instruction ne vous a rien appris de nouveau ?

— Non ; pour la deuxième fois, j'ai décliné mon état civil... Il m'a fallu raconter toute mon histoire. Les renseignements sur moi sont excellents : c'est heureux, n'est-ce pas ? Il n'est pas toujours sans danger d'être témoin d'un vol ou d'un crime.

— Oui, oui, je sais, dit Saint-Thierry. Il y a deux heures que l'on cuisine cet excellent Eloi Mutter... Tout à l'heure, quand le garde a ouvert la porte, il m'a semblé qu'on se fâchait derrière le rideau.

— Et vous ? interrogea Marie-Chantal.

— Moi, j'attends mon tour, et j'attends Flahaut qui est convoqué, lui aussi. En ce moment, ils sont trois dans le cabinet du juge : le garçon de bar de Noël-le-Caïd, Eloi Mutter et l'employé de garage qui se trouvait avec nous au Bal des Papillons.

— Adieu... Je me sauve, dit Marie-Chantal Fosseuse. Nous nous retrouverons ce soir, à quel endroit ?

— Au Renard, rue des Abbesses.

Saint-Thierry regarda la jeune femme s'éloigner, puis il ramassa son feutre qui était tombé et il alla s'installer sur la banquette en attendant son tour. Il n'osait pas fumer, et regardait sa montre à des intervalles si brefs que ce geste révélait sa surexcitation. A ce moment, Flahaut, parlant haut et gaie, apparut au bout du couloir. Il frappait familièrement sur l'épaule d'un jeune avocat à lunettes rondes qui semblait se divertir aux propos de son compagnon. Il aperçut Saint-Thierry et se dirigea vers lui, la bouche ouverte et la main tendue.

— Bonjour, vieux... viens que je te présente... Maître André Maugarene, M. Simon Saint-Thierry.

Quand Maugarene fut parti, Flahaut s'assit à côté de Saint-Thierry sur la banquette.

— C'est un as, dit-il en parlant de Maître Maugarene... Il est d'ailleurs tout ce qu'il y a d'affranchi... C'est un homme à qui on peut dire ce qu'on a sur le cœur. Il m'a déjà défendu une fois pour une histoire embêtante de neige. J'ignorais tout. Un coquin, sans doute, pour se débarrasser d'un paquet gênant, me l'avait glissé dans la poche de mon pardessus. Le truc était trop gros et ça n'a pas pris. Maugarene a d'ailleurs dit ce qu'il fallait dire.

Un inspecteur de la sûreté, nu-tête, ouvrit la porte du juge d'instruction et cria, en regardant à droite et à gauche : « Monsieur Lucien Flahaut ».

— C'est moi !

Flahaut se leva et se glissa dans le cabinet du juge, le chapeau à la main, le sourire aux lèvres et les yeux confidentiels.

Saint-Thierry, demeuré seul, se promena de long en large, assez mécontent qu'on l'eût convoqué le premier pour le faire passer le dernier.

La porte s'ouvrit encore une fois pour laisser sortir M. Eloi Mutter.

— Bonjour, fit-il en voyant Saint-Thierry... Nous dînons ce soir ensemble, le dîner de l'affaire Noël-le-Caïd... Ce juge d'instruction m'a demandé des détails sur ma vie privée qui ne regardaient personne. C'est tout à fait arbitraire... Je crois que la police va garder M. Louis Fraipont. C'est en tout

### RÉSUMÉ

#### DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS

La chanteuse Marie-Chantal Fosseuse, du « Soleil Noir », l'antiquaire Eloi Mutter, le Bulgare Lucien Flahaut, critique d'art au « Cri des Cœurs », le médecin Simon Saint-Thierry et l'ouvrier Louis Fraipont, qui ne se connaissent pas, ont été réunis par un message mystérieux à la buvette du Bal des Papillons, dont le patron, Noël le Caïd, vient d'être assassiné.



Saint-Thierry montra une carte d'inspecteur de la police judiciaire.

Conduits au commissariat de Boulogne, ils sont relâchés après vérification d'identité, sauf Louis Fraipont qui habite en garni. Les quatre libérés ont fait connaissance. Simon Saint-Thierry a obtenu de Marie-Chantal Fosseuse un rendez-vous au « Soleil Noir » ; il se heurte à Flahaut qui l'emmène dans un cabaret de la rue Lepic où un reporter, Gaudet, leur donne les derniers tuyaux sur l'affaire : une femme assez élégante serait mêlée au meurtre du Caïd.

cas une belle fripouille, et je ne serais pas étonné que l'on trouvât sur ses vêtements des traces de sang humain. Ce soir, je vous lirai un poème que j'ai composé sur cette aventure.

« J'ai composé une chanson, genre chanson de matelot, sur Haartmann-le-boucher, un fox-trott pour accordéon avec des paroles inspirées par Landru. J'ai deux ou trois chansons de marche et une romance, de pure imagination d'ailleurs, sur les aventures de Jack l'éventreur. J'ai vécu longtemps à Londres. J'habitais Middlesex Street, qui est l'ancienne Petticoat Lane où le Jack maudit commettait ses ignominies nocturnes. Je vendais des pierres précieuses... oui, monsieur. Je vous raconterai cela et je vous donnerai des détails sur la Pension Margaret Decustine qui se trouvait plus loin, dans Commercial Road... tout au bout... Je vous raconterai cela, afin de vous prouver que j'en ai vu d'autres, et que le juge d'instruction qui s'occupe de cette affaire n'est qu'un godelureau inesthétique. A ce soir, Monsieur... rendez-vous au Renard, comme vous l'avez dit. »

Eloi Mutter fit une pirouette et s'élança dans le couloir avec une désinvolture de danseur.

Saint-Thierry, un peu abasourdi, regarda disparaître ce singulier bavard, puis il revint s'asseoir, et, pour la centième fois, il regarda sa montre.

La porte s'ouvrit pour livrer passage à M. Lucien Flahaut.

— C'est à votre tour, cher ami

— Monsieur Saint-Thierry, dit un greffier en passant sa tête dans l'entre-bâillement de la porte.

Saint-Thierry se leva d'un bond, rectifia les plis de son pardessus et pénétra chez le juge.

— Je vous attends, lui cria Flahaut, comme la porte allait se refermer.

Le premier geste de Lucien Flahaut, quand il fut seul, fut de rouler une cigarette, qu'il mouilla soigneusement en passant sur le bord du papier l'extrémité d'une langue épaisse de perroquet. Cette opération terminée, il alluma sa cigarette, poussa un soupir de satisfaction et regarda l'heure à sa montre. Ensuite, il sifflota une petite chanson qu'il interrompait pour tirer un peu de fumée de sa cigarette, dont le papier trop mouillé avait fini par crever.

— Bon sang, de bon sang de vingt Dieux, jura Flahaut en essayant de réparer ce désastre. Il fut interrompu dans sa délicate besogne par le retour de Maître Maugarene.

— Hé bien ! Que dit-on de l'affaire Caïd ?

— L'affaire Caïd me barbe, déclara Flahaut. D'ailleurs, j'en ai fini avec l'instruction. Aucun de nos témoignages n'a d'intérêt. Le juge a tout de même signé un mandat d'amener contre un type qui se trouvait avec nous... Probablement pour une autre histoire. As-tu des tuyaux ?

— Oui et non... je vais probablement défendre le garçon de garage, dont l'attitude n'est pas très claire. Il y a une femme à l'origine de ce crime. Et, paraît-il, on aurait vu le nommé Louis Fraipont la veille du crime dans la rue de Billancourt, accompagné par une femme qui peut s'adapter assez bien à ce que nous pouvons savoir de la fille énigmatique qui est venue prendre l'apéritif à dix-neuf heures avant la nuit du crime.

— Ah ! oui, l'histoire racontée par le garçon de bar. Comment s'appelle-t-il ?

— Louis, dit Loulou Drohen. C'est lui qui a parlé le premier de cette femme... qui n'était pas bavarde, a-t-il dit, comme le juge lui demandait s'il pourrait reconnaître le son de sa voix.

— Naturellement, cette présence concorde assez bien avec celle de cette femme qui a téléphoné à Fraipont et à Mlle Fosseuse. A propos, n'embêterait-on pas celle-là ? Elle a du talent et n'est point bête.

— Non, il n'est pas question d'elle. A l'heure du crime, elle chantait devant une cinquantaine de personnes. Elle n'a quitté le cabaret qu'au jour, et sa concierge l'a vue entrer... Je peux te dire également (mais garde ça pour toi, rien dans les journaux, hein ?) que la police judiciaire surveille quelqu'un avec beaucoup de discrétion, bien entendu.

— Un des témoins ? demanda Flahaut, un peu vivement.

— Non, pas un témoin... une fille du quartier... mais je ne suis pas moi-même très renseigné... A mon avis les indices laissés par l'assassin ou les assassins sont plutôt faiblardes. La chambre a été mal fouillée. Crime de débutant.

Flahaut s'épongea le front avec un mouchoir, et dit : « J'attends Saint-Thierry. C'est un garçon intelligent, un peu mou... Je vais essayer de le faire entrer à mon canard. »

— Es-tu certain qu'il n'est pas de la police ? demanda Maugarene.

— Je ne crois pas, répondit Flahaut.

— Au revoir, fit Maugarene en lui tendant la main.

\*\*\*

Saint-Thierry arriva le premier au rendez-vous, car il voulait recevoir Marie-Chantal le premier. Elle ne se fit pas attendre. En tailleur bleu, une écharpe de laine roulée autour du cou, elle ressemblait à une jeune ouvrière de Paris.

— J'ai une faim de loup, monsieur Saint-Thierry.

— Dites Saint-Thierry.

— J'ai une faim de loup, Simon.

La figure du jeune homme s'empourpra de plaisir. Il allait répondre quand il aperçut Flahaut et Eloi Mutter qui le cherchaient à l'autre bout de la salle. Marie-Chantal leva un bras en l'air et agita la main. « Ils nous ont vus, les voilà. »

— Vous voilà sortis sains et saufs de cette sombre administration, dit Eloi Mutter. Ah ! amis, félicitons-nous d'être là.

— N'exagérez pas, monsieur Eloi Mutter. Nous ne sommes que des témoins, victimes d'une mystification. Vous prenez votre rôle trop au sérieux, dit Saint-Thierry.

— Nous mangerons dans un restaurant que je connais, dans une petite rue derrière le cimetière Montmartre. On ne le voit pas, ajouta galamment Eloi Mutter en se tournant légèrement vers Marie-Chantal. La chère est bonne, et vous êtes tous mes invités. Je vous préviens pour éviter la scène pénible de tous les porte-monnaie tirés afin de régler l'addition.

Il tombait, quand ils sortirent, une petite pluie froide et grosse, qui faisait fuir les taxis au moindre appel.

— Nous serons moins mouillés en allant à pied, dit Eloi Mutter. C'est à côté.

— Nous sommes quatre bons copains, dit Flahaut quand on fut à table. Je bois mon verre au malheur qui nous a réunis.

— Ne parlez pas de malheur, monsieur Flahaut ; c'est avec des boniments semblables, et qui ne veulent rien dire, qu'on se rend antipathique. Nous ne pouvons considérer ce crime comme un bienfait céleste... n'est-ce pas, petite Madame ?... Vous

permettez... là, penchez-vous un peu... N'avez pas peur de m'effleurer le visage avec vos cheveux... Là, vous devez apercevoir l'individu qui se trouve entre la plante verte et la boule de cuir où l'on cache les torchons à essuyer les tables... Vous le voyez ?... Bien... Ne tournez pas la tête, Monsieur Saint-Thierry... pour l'amour de Dieu, mangez vos huîtres avec la plus grande indifférence pour ce qui vous entoure... L'homme que Mme Fosseuse aperçoit est un homme de la police.

— Et alors ? fit Saint-Thierry, gêné... Vous ne voulez pas dire que ce bonhomme s'est placé dans ce coin pour nous surveiller... Je commence à être saturé de toute cette comédie.

— J'ai aperçu ce personnage, continua Eloi Mutter, dans les couloirs de la police judiciaire. Lui ne me voyait pas. Quand M. Flahaut est passé, il l'a montré du doigt à quelqu'un que je ne pouvais voir de ma place. On ne doit pas montrer quelqu'un du doigt : premièrement, quand on est chez soi dans les couloirs de la police judiciaire et, deuxièmement, quand on n'a pas l'honneur d'avoir été présenté à la personne que l'on montre du doigt.

— Je le connais peut-être, dit Flahaut... Tenez, je vais me lever... J'ai bien le droit d'aller me laver les mains. (Il les contempla.) Elles sont d'ailleurs sales. Je veux voir ce type... et, s'il exagère, je lui tape dans la gueule...

— Ah ! Ah ! Ah ! ricana M. Mutter en battant des mains comme un enfant.

Flahaut se leva et s'en alla d'un pas massif vers la toilette au fond de la salle. En passant devant la table où l'homme était assis devant son assiette, il le regarda bien et continua son chemin. L'homme avait soutenu le regard de Flahaut, tout en tournant machinalement sa cuiller dans son potage.

Les yeux de M. Mutter, qui avait suivi cette scène avec attention, brillaient d'un éclat juvénile. Saint-Thierry alluma une cigarette et, tout doucement, il prit la main de Marie-Chantal qui ne la retira pas.

Flahaut revint, en passant encore une fois devant le mangeur de potage.

— Je ne le connais pas, dit-il en se rasseyant à sa place. Êtes-vous sûr de ce que vous racontez, monsieur Mutter ?

— Quand vous me connaîtrez mieux, monsieur Flahaut, vous verrez qu'il n'est pas dans mon caractère de plaisanter. Je ne suis pas gai... c'est peut-être pour cette raison qu'à quarante-cinq ans, je suis toujours célibataire. Il est vrai qu'on me fait payer des impôts pour deux.

— Hé bien, moi, Saint-Thierry, je vais vous confier un petit renseignement dont vous ferez ce que vous voudrez. Tout à l'heure, quand j'ai quitté le juge d'instruction, celui-ci m'a dit : « Monsieur, ma conviction est à peu près établie ; je pense que l'assassin se trouvait parmi les cinq personnes qui étaient au rendez-vous du Bal des Papillons, le matin où l'on a trouvé le cadavre de Noël-le-Caïd. »

— Vous êtes fou, glapit M. Eloi Mutter... fou à lier...

— Baissez la voix, dit Flahaut, on nous écoute.

Saint-Thierry riait doucement, tout en caressant la main tiède de Marie-Chantal.

— Vous êtes fou, en effet, Simon, dit celui-ci en le regardant comme une bonne petite fille.

— C'est un farceur, lui aussi, ricana Flahaut. Allons, ne pleurez pas, Eloi Mutter. Commandez une autre bouteille.

— J'avoue que vous m'avez fait marcher, fit Eloi Mutter.

Après le dîner, les deux hommes prirent congé de Saint-Thierry et de Marie-Chantal. Eloi Mutter s'en alla d'un côté, Flahaut de l'autre. Tous les dix mètres, ils se retournaient, et, furieux de se surprendre aussi méthodiquement, ils prirent chacun une rue transversale, et disparurent aux yeux l'un de l'autre.

— Reconnaissez-moi au Soleil Noir, demanda Marie-Chantal... Je suis angoissée ; j'ai peur, quoi...

— J'ai plaisanté tout à l'heure, Marie-Chantal, parce que je voulais embêter ces deux bavards. Mais ne craignez rien. Vous ne serez plus convoquée... Je peux vous en donner la certitude.

Saint-Thierry ouvrit son portefeuille et montra une carte d'inspecteur de la police judiciaire. Elle portait son nom.

— Vous ne direz rien, je le sais.

Saint-Thierry remit soigneusement la carte dans le portefeuille. Marie-Chantal baissa la tête. Cependant, elle ne retira pas sa main.

(A suivre.)



L'homme que Mlle Fosseuse aperçoit est un homme de la police.

(Illustrations de Germaine Krull.)

# LA RUÉE

(De nos envoyés spéciaux.)

## La ruée de l'eau

Il y a quelque temps *Déetective* rappelait les grandes catastrophes de l'histoire. Il nous avait paru possible de dire à ce moment-là que quelques-unes comme les épidémies et les inondations n'appartenaient plus qu'à l'histoire, que l'Europe savait s'en protéger depuis longtemps déjà. Nous parlions des inondations meurtrières du Mississippi de 1928 comme d'une surprise réservée aux pays jeunes qui n'ont pas encore durement appris à connaître et à prévoir les réactions de leur nature. Nous n'imaginions pas qu'un aussi terrible démenti pouvait nous être donné.

Un fait divers monstrueux met le pays en deuil. L'eau brutale a aussi sa patience. Elle a mis près d'une semaine pour aller au bout de sa besogne pour pilonner méthodiquement la région qu'elle avait choisie. Certes chaque phase locale de la catastrophe a été rapide, chaque coup irréparable. Mais si l'on prend l'ensemble des journées de mort, le panorama de tout le pays meurtri, la ruée de l'eau a la lenteur, la férocité raisonnée, l'orgueil d'être irrésistible, d'une armée en marche, d'une invasion.

Ce n'est pas en ramassant à brassées les épisodes, les détails, là et puis là que l'on peut donner la plénitude, la mathématique de l'œuvre de destruction. Pour voir se déchirer, souffrir et se fondre l'un après l'autre, d'après un ordre, une logique qui sont du secret divin les paysages du Bas-Languedoc et de la Gascogne, il faut accompagner de bout en bout la ruée, il faut suivre les assassins, le Tarn, l'Orb, la Garonne, marchant côte à côte de la montagne vers la mer, en écrasant une ville sous chaque doigt.

## La préparation

On s'est aperçu depuis, en vérifiant les statistiques qu'il avait plu cet hiver dans le Sud-Ouest beaucoup plus que d'habitude. Au moment où il aurait fallu on ne s'en est pas inquiété. Des orages d'une violence inouïe, l'autre semaine, ont précipité la catastrophe. Les affluents du Tarn, l'Arn, l'Agout, le Thore, l'Arnette se confèrent les premiers de la masse d'eau qui venait des montagnes. Le Tarn reçut ce surplus autant qu'il le put, en le poussant vers la Garonne. Un moment vint, une heure, peut-être une minute précise où la Garonne n'eut plus de place et derrière elle le Tarn non plus. L'Arn, l'Agout, le Thore, l'Arnette continuaient à apporter des masses d'eau. D'un seul coup le torrent entra dans la campagne.

## L'alerte à Béziers

Ce samedi soir le vent des Baléares charge à travers le Bas-Languedoc. Contre le saillant de Béziers la rafale s'acharne. La ville est dans la nuit. L'électricité est coupée. Depuis des heures, un orage effarant passe. A la lueur des éclairs le tissu de la pluie appa-

rait si ténu qu'on croirait assister à la descente verticale d'un fleuve.

Les passants se sont rués vers les cafés, où vacillent des lumières de fortune. Il semble impossible que la formidable convulsion puisse longtemps se prolonger. L'ouragan doit mourir de son excès de fureur.

Pourtant la trombe redoublée assomme les verrières. Dans les maisons barricadées, la stupeur a fait place à l'angoisse.

Et l'épouvante naît. Entre deux hurlements du vent et deux grondements de la montagne, des passants qui achevaient leur déroute le long des murs ont entendu des coups de feu. La vallée appelle au secours. Vers la mer, le tocsin sonne.

■ ■ ■

Au seuil des maisons voisines de la cathédrale, des lanternes sont apparues. Rassurés sur le sort de leur propre foyer, des hommes courent vers les foyers en péril. Mais les leurs succombent avant de pouvoir se rassembler. Un éclair passe. Il semble qu'un peu de sa flamme soit restée dans la vallée. La foudre est tombée. Une usine brûle.

Un coup de vent a couché le brasier. L'incendie sombre.

Personne n'a compris, encore, ne veut comprendre. On écoute avec stupeur ces lambeaux d'appels désordonnés qui viennent de la nuit.

Au loin deux clochers se répondent : A nous!... Pitié!... A nous!... Pitié!...

— C'est Nissan.

— C'est Villeneuve.

Déjà ceux qui ont la responsabilité de la sécurité du pays s'acharnent au téléphone et le téléphone ne répond plus. Quand il y a une accalmie de vent la plainte de la vallée devient gigantesque.

Sans ordre, d'instinct, des gens courent aux bateaux. Et brusquement, tout près, au bord de la ville, un hurlement inhumain éclate. Un sourd-muet habite une petite maison, au bord de l'Orb. Il appelle, c'est le premier cri précis d'angoisse. L'alerte est donnée.

L'eau est là.

■ ■ ■

L'aube est interminable. Le ciel est si gris que, par contraste, le flot bouillonnant a le luisant des poteries vernies. C'est un fleuve équatorial qui roule à la rencontre de la tempête du rivage. Un fleuve aux deux couleurs : ocre jaune de l'Orb, ocre rouge de l'Irou. Les maisons inondées résonnent de coups sourds. Les barques des sauveteurs vont d'appels en appels. Sur un toit, un bœuf et un âne encadrent, comme dans une crèche naïve de patronage, une femme et un enfant.

■ ■ ■

Le vieux pont tiendra-t-il?

Le pont dix fois centenaire que surplombe la cathédrale, sa contemporaine, a résisté

aux pires déchainements de l'Orb. On tremble pour lui à chaque nouvelle crue. Pourquoi faut-il que Béziers souhaite cette fois sa mort?

Tiendra-t-il? Depuis des heures il n'est plus qu'un gigantesque écueil coupant la vague en deux tronçons qui retombent sur les faubourgs. Les épaves descendues de la montagne ont obstrué les arches. Le barrage est hermétique. Sa rupture sauverait le nouveau Béziers édifié aux alentours du port.

Une clameur jaillit : Il a cédé? La foule se rue sur l'esplanade. Le vieux pont est toujours là et pourtant à l'entrée du port-canal une vague déferle. Le lac où baigne un quadrilatère d'usines a brusquement monté de niveau. Les chantiers sont envahis. Les sept écluses de l'Escalier géant, grand œuvre du canal du Midi, ont été ouvertes en même temps sur un ordre désespéré. Il fallait protéger la vallée. Le torrent a passé. Le canal est décongestionné. On a sacrifié les richesses de la banlieue de Béziers mais dans la plaine la population de Nissan est sauvée.

## L'Aude, Castres...

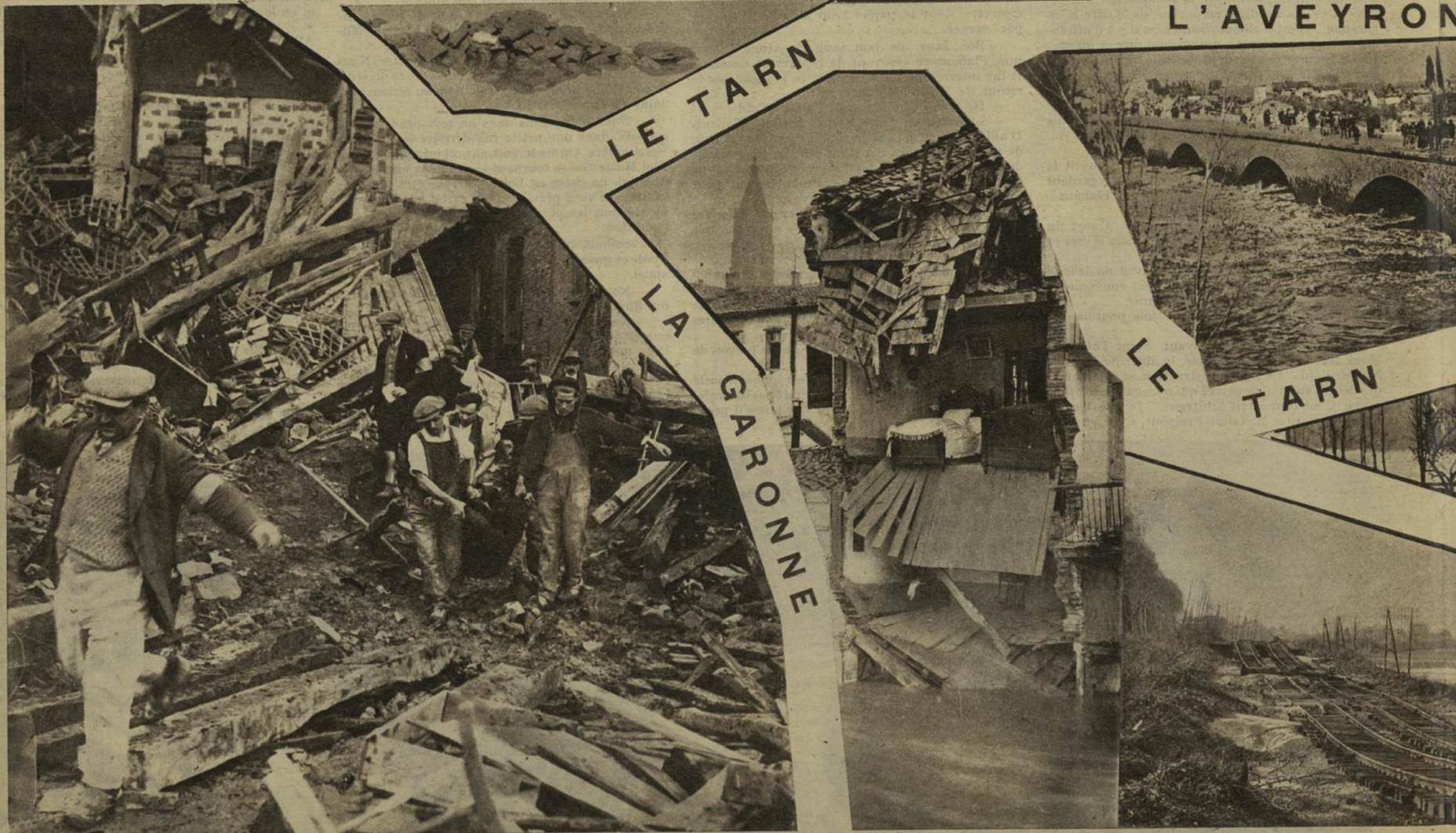
L'eau est sur l'Aude. L'eau marche. C'est dimanche. Il ne faut plus se leurrer, maintenant, il faut sauver le plus de monde possible, il faut prévenir les gens de fuir. Le tocsin sonne dans cinq départements. Les moindres rivières, les plus petits ruisseaux participent à la colère générale, s'enflent démesurément, donnent eux aussi leur coup de boutoir. L'Orbiel, l'Argent-Double, le Bec de Laval, si légers hier qu'on y buvait et qu'on se tendait la main par-dessus eux, ravagent maintenant des villages. Au Mas, la façade de la gendarmerie s'écroule, ouvrant la maison comme un hangar dont on a poussé le portail. Dans l'eau jusqu'à la poitrine les gendarmes vont ouvrir leurs cellules à deux ou trois prisonniers, les emmènent, les sauvent. Le beau-père du brigadier Beneton, paralytique cloué dans son fauteuil dans sa chambre démantelée, face au vide, regarde l'eau monter. Dans l'escalier à demi effondré sa fille hurle, s'efforce d'arriver jusqu'à lui. Elle tombe épuisée, c'est elle que le torrent emporte. Le vieillard a le flot aux pieds, aux genoux, à la poitrine. Il ferme les yeux.

A ce moment les gendarmes reviennent en barque et l'arrachent à son fauteuil. Plus loin, à Lastours, on voit passer au fil du torrent le cadavre de Mme Beneton.

A Sallèles, toute la nuit on entendit deux voix appeler au secours, la voix grave d'un homme, la voix aiguë d'un enfant. A l'aube les sauveteurs les aperçurent. Le toit sur lequel ils étaient avait déjà disparu; l'homme devait se tenir debout sur le faite car on le voyait surgir de l'eau comme un arbre. Il tenait en l'air, à bout de bras, son enfant. Les barques, à travers les remous et les épaves, se hâtaient, mais l'eau allait plus vite. Il n'y eut plus que la tête de l'homme qui dépassa. L'eau la couvrit. Les deux bras raidis maintinrent encore, une seconde au-



Ci-dessus : L'exode douloureux commence. Ci-dessous : Un pillard est amené au commissariat.



Dans Moissac en ruines un cadavre est retiré des décombres.

Montauban dont tous les quartiers bas ont été dévastés par l'inondation.

En haut : Reynès restera le sym-

# DES EAUX



A la recherche des reliques du foyer détruit.

dessus du flot le corps de l'enfant. Les sauveteurs donnèrent un coup de rame désespéré; un d'entre eux se pencha au passage, réussit à saisir l'enfant, à le cueillir littéralement entre les mains qui sortaient de l'eau. La barque, trop lancée, s'écarta. Quand on la ramena l'homme avait disparu complètement.

A Gasseras, un vieillard seul au monde avait un cheval, sa seule richesse. L'eau monta dans l'étable. Le cheval n'avait plus que la tête qui émergeait. Le vieillard revint en barque dans sa bicoque branlante, creusa un trou dans le plancher au-dessus de l'écurie et pendant deux jours vint donner à manger à son cheval.

A Castres, une femme resta dans l'eau dix heures, cramponnée à une écharpe attachée on ne sait comment à un arbre. Une barque réussit à l'atteindre. A peine l'avait-on repêchée qu'elle s'évanouit, tomba sur le bord du bateau, le fit chavirer. Sauveteurs et sauvés se noyèrent.

## Au cœur du désastre

Il est une région qui voit le Tarn, l'Aveyron et la Garonne se réunir. On comprend que là la poussée de l'eau fut terrible. Aussi les départements les plus atteints sont-ils le Tarn-et-Garonne et la Haute-Garonne.

Le soir de l'alerte à Moissac un cirque s'était installé sur la grande place. C'est à minuit, au moment où les gens rentraient chez eux que l'eau apparut. L'alarme fut ainsi plus rapidement donnée. Mais vers une heure du matin une digue qui protégeait encore la ville « La Palissade » céda. Le Tarn se rua. Cette nuit-là, dans la seule petite ville, cent cinquante personnes disparurent.

Dans la campagne le torrent avait tout arraché, tout nivelé. Le symbole de la catastrophe restera Reynies, dont il ne reste plus que l'église.

En passant, l'eau arracha les quartiers bas de Montauban, revint sur elle-même, s'acharna sur la vallée.

## Le secret de l'horreur

Et c'est là, entre ces villages dont personne n'aura connu les noms quand ils étaient charmants, que la ruée trouva vraiment le secret, la formule de l'horreur. Tout y fut frénétique, la mort, les sauvetages, les désespoirs.

L'huissier de Moissac s'était cramponné dans une rue écroulée et traversée par le flot à un pan de mur. Près de lui ses deux filles se débattaient. Le flot allait les entraîner, les entraînait déjà. Le père avait un bras libre, il pouvait soutenir une d'elles, une seule. Il eut le déchirement d'avoir à choisir, il choisit. Celle des deux jeunes filles qu'il ne saisit pas disparut. Toute la nuit, la tête fendue par la chute d'une poutre, ensanglanté, il maintint au-dessus de l'eau le corps tremblant de sa fille. A l'aube

elle éclata de rire. Il s'aperçut qu'elle était devenue folle.

A Montauban un jeune industriel, Adolphe Poult, sauve une par une, avec son canoë cent personnes. La dernière fait chavirer le frêle bateau. Poult disparaît.

Le long de la vallée de la Garonne, par Agen, par La Règle, la ruée se jeta vers Bordeaux qu'elle atteignit, contre quoi elle vint mourir.

## Les pillards

Rien ne devait être épargné pour la cruauté de la catastrophe. Il ne suffisait pas que les destins et les sentiments y fussent devenus brusquement passionnés. Pour que rien ne manquât au fait divers, il fallait qu'un peu de vilénie y fût retrouvée. Au matin du troisième jour, le danger à peine écarté, des silhouettes hésitantes apparurent entre les ruines. Dans des régions où personne n'a jamais aperçu un vautour, c'est un vol de vautours qui apparaît quand un cadavre est laissé sur le sol. Dès qu'une maison est abandonnée, n'importe où, dans n'importe quelle circonstance, les pillards surgissent.

Ils rôdèrent autour de Moissac, de Reynies, de Montauban. Ils se glissaient entre les ruines, soulevaient les pierres. Souvent les meubles étaient ouverts ou défoncés, béants. Parfois, sous les décombres c'étaient des cadavres qui apparaissaient. Les gens pressés de fuir tentent toujours de sauver leur argent. Ces cadavres ont des billets de banque froissés dans leurs poches, serrés dans leurs mains crispées. Le bruit avait couru, du côté de Villemur, qu'une femme qui avait été emportée par le flot avait dix-huit mille francs dans son corsage. Toute une matinée, deux hommes aux allures étranges poursuivirent le cadavre, au fil du torrent.

La colère des sinistrés s'exaspéra. On réclama la loi martiale contre les pillards. Ceux qui se firent surprendre faillirent être lynchés. On vit un habitant poursuivre à coups de fusil la barque d'un voleur qui fuyait. Ceux que l'on arrêtait étaient jugés sur-le-champ par les tribunaux correctionnels. Pour le vol d'une balle de foin, les juges de Montauban en ont envoyé deux en prison pour seize mois.

## Ruines

Les tueurs lassés sont rentrés dans les règles. Le Tarn, la Garonne sont de nouveau des rivières. Mais sur tout le pays une vase noirâtre couvre tout, fond et cimente les ruines. Quand le président de la République et le président du conseil ont visité les départements dévastés, ils ont retrouvé, presque devant chaque maison écroulée un homme, une femme hébétés, couverts de boue, les yeux encore pleins d'épouvante. Ils étaient déjà revenus vers le foyer détruit. A côté d'eux se tenait parfois un fantôme, ou deux, ou davantage, la femme, ou le mari, ou un enfant, ou un vieux, ceux qui avaient disparu. Le paysage désolé s'était ainsi rem-

pli de silhouettes désespérées qui étaient venues se replacer, instinctivement à leur poste de vie sans pouvoir revivre tout de suite dans les décors déchirés.

Les gendarmes, les Sénégalais de Montauban, les soldats fouillent, soulèvent les ruines. C'est le moment dramatique où l'on découvre le cadavre de la mère tuée par l'éboulement au travers du berceau de ses deux petits qu'elle allait emporter, où l'on dégage les corps des deux vieillards qui, surpris par le flot et se sentant perdus, eurent le temps de mettre leurs plus beaux vêtements, pour mieux mourir. C'est le moment où des ennemis de vingt ans s'embrassent en pleurant.

C'est le moment où, au fil des rivières assagies, passent des cercueils arrachés par le torrent aux cimetières. Où dans les villes on distribue du pain et des vêtements à des survivants hagards. Où des menuisiers improvisés clouent à la hâte des caisses pour les morts.

Où sur une route défoncée passe une troupe de gens qui chantent et qui rient. Ce sont des fous que l'on a sauvés et que l'on ramène à leurs cabanons.

■ ■ ■

Qui est responsable du crime, qui a tué les centaines de Français du Sud-Ouest, qui a ruiné, aussi bien que la guerre, mieux que la guerre, trois départements? Si nos montagnes avaient toujours leurs arbres, si les coupes étaient mieux contrôlées, si on poussait au reboisement, peut-être les torrents ne dévaleraient-ils pas avec une ampleur si soudaine. Mais depuis 1852 on n'avait vu autant de pluie, depuis le moyen âge on n'avait vu une réunion aussi rapide de toutes les forces naturelles.

C'est le mystère et le secret de la Providence. Il ne reste qu'à se soumettre et qu'à se précipiter avec une passion égale à la passion destructrice pour soulager les misères et pour Refaire.

Paul BRINGUIER et M. LECOQ.

■ ■ ■

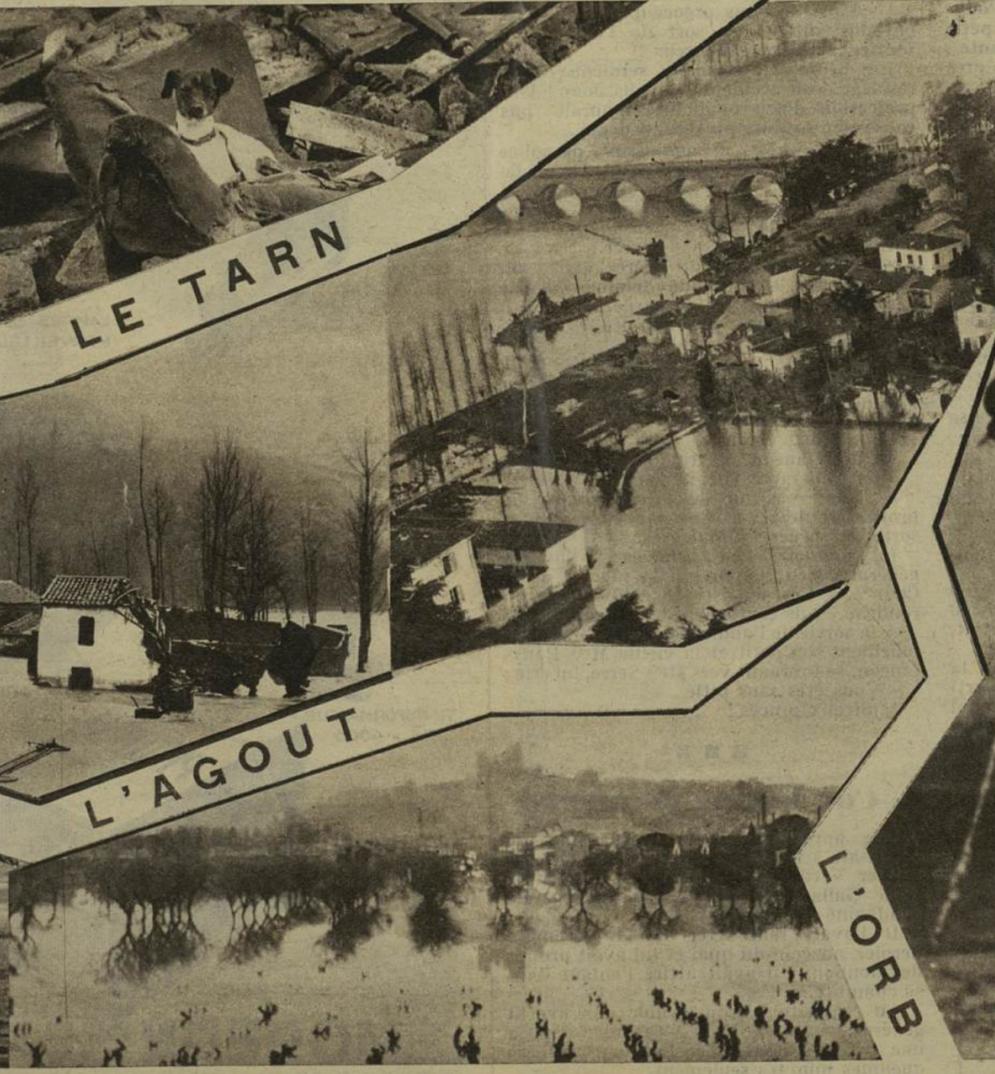
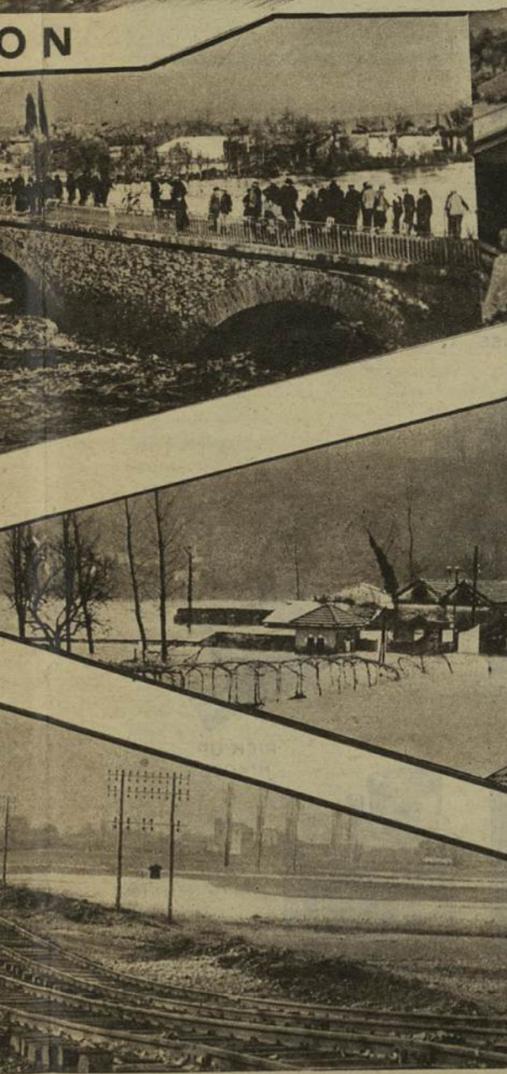
Un immense geste de solidarité humaine entoure les victimes du plus effroyable faits-divers qui depuis la guerre, ait frappé le pays. Une souscription nationale a été ouverte par la Banque de France et la Fédération des Journaux Français pour secourir les milliers de chômeurs et de sans abris du Sud-Ouest, les veuves, les orphelins, tous ceux qui n'ont plus ni bonheur, ni foyer.

La direction et la Rédaction de Détective s'inscrivent à cette souscription pour la somme de 15.000 francs.

D'autre part Détective se fera un devoir de transmettre à la Banque de France les dons en espèces et en nature de ceux de nos lecteurs et de nos amis qui songeraient à se servir de nous comme intermédiaires pour faire parvenir leur cotisation à la grande œuvre de pitié.



Commence...  
Moissac.



LE TARN

L'AGOUT

L'ORB



Un sauvetage.

Reynies qui, complètement anéanti, le symbole de la catastrophe.

Béziers, où fut donnée la première alerte.

# PETITES CAUSES



Enguerrand de Marigny, authentique descendant du chevalier qui fit, sous Philippe le Bel, élever le fameux gibet de Montfaucon, vient d'être condamné à huit mois de prison pour vol d'autos. C'est la onzième condamnation qui s'inscrit au casier judiciaire de ce noble repris de justice.

\*\*\*

## L'enfant-martyr et son destin

Il faut flâner dans le Palais, entr'ouvrir une porte au hasard d'une audience, et attendre... Le Palais est un observatoire incomparable : toutes les vies, les vies brillantes et l'humble destin, le coup de l'apâche, la ruse de l'escroc, tout ce qui est crapuleux ou émouvant, tout y afflue...

L'autre jour, à la chambre des appels correctionnels, se jugeait une de ces affaires pathétiques qui émeuvent le spectateur accidentel par ce qu'elles contiennent de tragédie à peine entrevue, par les arrière-plans dont on n'aperçoit que l'ombre...

Alors, tandis que l'audience se déroule, classique, monotone, banale, et que les acteurs du drame judiciaire échantent des propos et gesticulent, on les regarde, on les écoute, angoissé...

Une femme, toute jeune, est assise au banc des prévenus ; elle est fraîche, sereine, rose comme le bébé qu'elle tient dans ses bras... A ses côtés, son mari, qui n'est pas inculpé, lui, mais qui est présent à ces débats.

En face d'eux, sur l'autre banc, séparée par toute la largeur du prétoire et... par la haine, une femme âgée, tenant par la main un petit garçon de six ans. C'est la grand-mère du gosse qui a perdu sa mère, et dont le père s'est remarié avec l'inculpée...

L'inculpée s'appelle Marie Pouyfaucou ; elle a été condamnée par le tribunal correctionnel à six jours de prison avec sursis pour coups et blessures sur la personne du gamin. Elle proteste de son innocence, et c'est pourquoi elle fait appel.

Est-elle vraiment coupable du délit que lui reproche M<sup>me</sup> Serre, la mère de la première madame Pouyfaucou ? Le délit, s'il a été commis, est abominable : Marie Pouyfaucou aurait plongé les mains du petit Robert dans une bassine d'eau bouillante ; un médecin-expert a constaté des brûlures au second degré ; il a aussi longuement examiné le corps de l'enfant : " truffé " de tâches bleuâtres ou violacées... la trace des coups, dira l'avocat général ?

Et, cependant, Marie Pouyfaucou jure qu'il n'y a pas un mot de vrai dans les accusations de M<sup>me</sup> Serre...

M<sup>me</sup> Pouyfaucou. — Le petit s'est brûlé en voulant éteindre le gaz... il a renversé une lessiveuse ; l'eau bouillante a été projetée sur ses mains...

Le petit " martyr " — c'est du moins ainsi que l'appelle sa grand-mère maternelle — est assis bien sagement ; il a mis son beau manteau gris, il est ganté, en tenue du dimanche... son père lui sourit, et il répond à ce sourire...

L'avocat de M<sup>me</sup> Pouyfaucou présente sa défense :

— Ma cliente n'a pas martyrisé l'enfant. Quelle meilleure attestation que celle du beau-frère et de la sœur de son mari qui m'ont adressé la lettre suivante :

« Nous tenons à apporter notre témoignage... Plusieurs fois par semaine, nous nous réunissons en famille... Robert fut choyé par sa seconde maman, bien qu'il fût d'un caractère difficile... Jamais, il n'a subi de mauvais traitements ; il était, au contraire, l'objet de mille gâteries... »

Le président Haltu. — Cependant, la concierge et deux voisins ont averti M<sup>me</sup> Serre de ce qui s'était passé ; elles lui ont écrit que M<sup>me</sup> Pouyfaucou avait plongé dans l'eau bouillante les mains de Robert...

Elles ont dit que l'enfant était malheureux...

— Ragots de concierge !... réplique le défenseur de M<sup>me</sup> Pouyfaucou. En réalité, il s'agit de toute une famille que poursuit de sa haine l'ancienne belle-mère du mari... une femme est traduite en correctionnelle ; elle n'est pas coupable ; on l'accuse d'un crime affreux ; sans doute, a-t-on abandonné le grief initial ; ma cliente n'est actuellement poursuivie que sous l'inculpation de " violences légères "...

« Et de ce prétexte, M<sup>me</sup> Serre a profité pour retirer au père la garde de l'enfant... »

En effet, le tribunal correctionnel, en même temps qu'il infligeait à Marie Pouyfaucou une peine d'emprisonnement avec sursis, faisait subir à M. Pouyfaucou un châtement plus cruel peut-être, puisqu'il lui enlevait le droit de garde...

Le petit Robert a quitté le domicile paternel et, maintenant, il habite chez M<sup>me</sup> Serre. Le drame, on le voit, se prolonge.

— Depuis des mois, continue le défenseur, l'enfant est séquestré chez sa grand-mère maternelle ; le père ne peut le voir qu'un peu, le dimanche... La mère de M. Pouyfaucou n'a jamais pu embrasser son petit-fils... M<sup>me</sup> Serre l'a menacée un jour où elle l'a rencontrée : « Femme des Halles, j'aurai votre peau et celle de votre fils !... »

M<sup>me</sup> Serre hausse les épaules...

L'avocat continue :

— Cette femme est sans pitié ; elle a arraché le petit Robert des bras de sa grand-mère paternelle, dans la rue... La Cour ne peut maintenir la décision cruelle qu'a prise le tribunal... Le père n'a rien fait qui justifie cette mesure de rigueur... Il est de droit naturel que l'enfant soit chez son père, qui doit l'élever... C'est un excellent homme, un honnête ouvrier, il adore son enfant... Rendez-le lui...

Une autre voix s'élève ; une autre robe noire s'est dressée, plus sombre, plus austère... La partie civile... C'est un réquisitoire méthodique, implacable...

L'avocat de M<sup>me</sup> Serre raconte comment celle-ci fut prévenue par la concierge et par deux braves femmes du danger que courait Robert Pouyfaucou.

— Vous ne vous préoccupez pas — lui ont-elles dit — du sort de l'enfant... il souffre... il est malheureux !

Les brûlures aux mains seraient-elles le résultat d'un accident ? Allons donc ! Une projection d'eau bouillante n'aurait pas causé une brûlure au second degré...

« Et les coups ? le commissaire de police les a vus, deux voisins les ont vus, le médecin également... Et il n'y a qu'un homme, le plus intéressé de tous, qui ne les ait pas remarqués : le père ! (sensation) »

Et la partie civile, de déclarer :

— L'aveuglement du père dans son amour pour sa seconde femme justifie l'enlèvement du droit de garde...

Le public approuve les paroles sévères de l'avocat... Encore un mot :

— On vous a dit que le petit était séquestré ? Mais il est ici, à l'audience, bien portant, aujourd'hui... Il travaille, il a des billets d'honneur... Le père peut venir le voir quand il voudra.

M. Pouyfaucou interrompt :

— Et ma mère, elle, ne peut pas le voir ?

— Non... pas tout de suite, parce qu'elle profiterait de ses visites pour faire toutes sortes de scènes scandaleuses...

La plaidoirie est achevée : l'avocat général s'en rapporte à la sagesse de la Cour... Les magistrats délibèrent au rondou : ils confirment le jugement...

A la sortie de l'audience, le père embrasse follement son petit et la vieille M<sup>me</sup> Pouyfaucou, se tournant vers M<sup>me</sup> Serre, lui crie : « Vous êtes sans pitié... »

L'affreux procès !

\*\*\*

## Condamné à mort

Aux applaudissements de la foule qui s'écrasait à la Cour d'assises de Rouen, le docker Verdère, qui tua la petite Christiane Galland après l'avoir souillée, a été condamné à mort.

Il l'avait rencontrée le 11 décembre dernier au coin du quai et lui avait promis des bonbons ; il avait attiré l'enfant dans sa chambre...

Au réquisitoire impitoyable de l'avocat général Bertrand, M<sup>e</sup> Le Crosnier opposa une défense désespérée. Le jury délibéra quelques minutes seulement.

Jean MORIÈRES.

**Le Détective E. GODDEFROY**  
ex-Officier Judiciaire  
8, rue Michel Zwaab - BRUXELLES

# INAUGURATION

DE NOS NOUVEAUX STANDS D'EXPOSITION  
8000 mètres carrés de superficie

# 400

Chambres à Coucher (Chêne Massif)  
Salles à Manger (Chêne Massif)  
Chambres à Coucher (Loupe d'Orme)  
sacrifiées à titre de Réclame

CADEAU  
A TOUT ACHETEUR

FACILITES  
DE PAIEMENT

Les 10 pièces :  
1 Armoire 3 portes, démontable  
1 Lit de maître en 140  
1 Table de chevet  
1 Sommier, 42 ressorts extra  
2 Chaises canotées assorties  
1 Table à coiffer  
2 Descentes de lit  
1 Coussin soierie

Les 10 pièces :  
1 Buffet 5 portes en 140, sculptures prises dans la masse glâce à la crédence  
1 Table 3 allonges  
6 Chaises garnies cuir  
1 Cartel mouvement régulateur  
1 Table servante

Un Meuble signé LÉVITAN est garanti pour longtemps

CATALOGUE GRATUIT  
SUR DEMANDE

# E. LÉVITAN

MAGASIN GÉNÉRAL D'AMEUBLEMENT

63 Soc. Anon. Fr. au Capital de 9.000.000 de f.  
63 B<sup>e</sup> Magenta - Paris 63

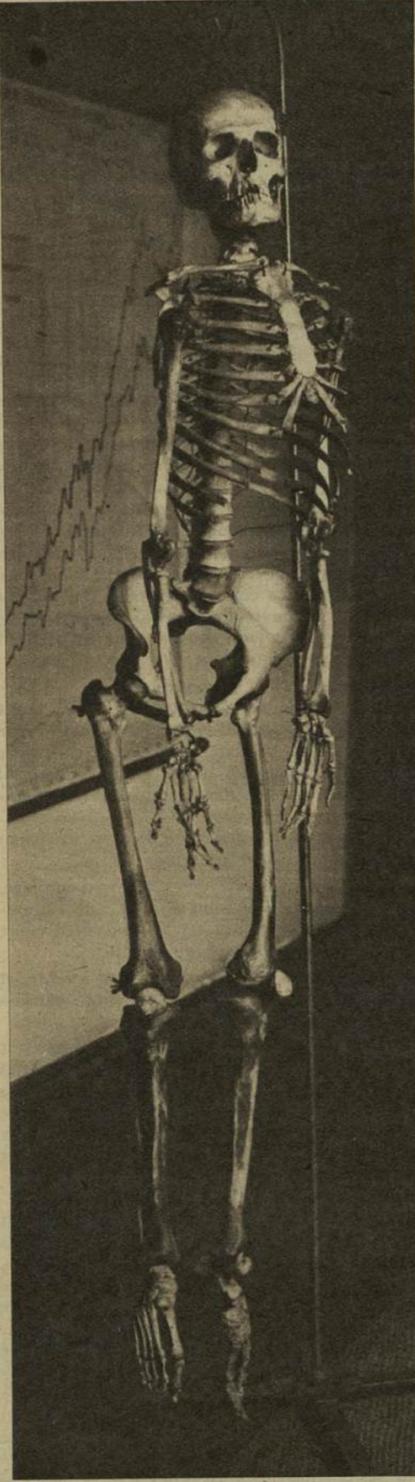
AVIS IMPORTANT  
Pendant le cours du mois  
d'inauguration, une remise de  
**6%**  
sera accordée sur tous les  
prix de notre catalogue.

# PHILIPS

MODERNISEZ votre POSTE

EN LE FAISANT FONCTIONNER SUR LE COURANT ALTERNATIF

# LA SCIENCE CONTRE LE CRIME



L'ombre de Gaumet montant la garde devant le cabinet du professeur Lacassagne.

## V. Les Porte-veine

**T**ANT qu'il reste sur le terrain quelque chose de soi, on n'est pas pris ». Aphorisme que nul puriste n'a songé jusqu'ici à frapper en médaille, mais qui en français ou en « jar », fleurit depuis des siècles sur des lèvres coupables. J'ai tort de dire « en français ou en jar » : il est répété dans toutes les langues et dans tous les argots, en Gaunersprache à Berlin, en slang à Londres, en furbesche à Rome, en calão à Lisbonne, en limba pasareascu à Bukarest. Car dans toute l'Europe — ailleurs aussi peut-être — la superstition est enracinée que l'offre au destin d'un sacrifice personnel est une assurance pour le vol, et pour le voleur. En un temps où sévit la mélancolie débauche des langues mortes, il n'y a plus que les apaches pour ne pas savoir que l'Ananké refusa l'anneau de Polycrate.

Sacrifices d'ailleurs modestes, et proprement dérisoires. Tel laisse un ongle et tel quelques cheveux. Parfois l'offrande est de celles que recueille plus ordinairement cette sorte de temple dont Vespasien fut l'initiateur. J'en citerai tout à l'heure un exemple et dirai ce qui s'ensuivit. Mais le don rituel au Fatum, c'est ce que les auteurs allemands nomment en un latin que je n'ose dire de cuisine, le *grumus merdae*, ce que Reiss, en une périphrase exquise, appelait « une carte de visite odorante ».

Je ne vais pas, pour m'excuser auprès des lecteurs de *Détective*, redire ici toute la tirade hugolienne sur le dernier carré de la garde. Je suis ici pour dire les choses comme elles sont. Et d'ailleurs on raconte que l'incongruité dont il faut bien que je parle n'est pas, si j'ose dire, propre aux malandrins ; elle leur serait commune avec les guerriers, du moins avec certains guerriers. De telles traces jalonnent le chemin des armées en marche.

Belle occasion pour un parallèle entre le crime et la guerre. Ce sera pour un autre jour.

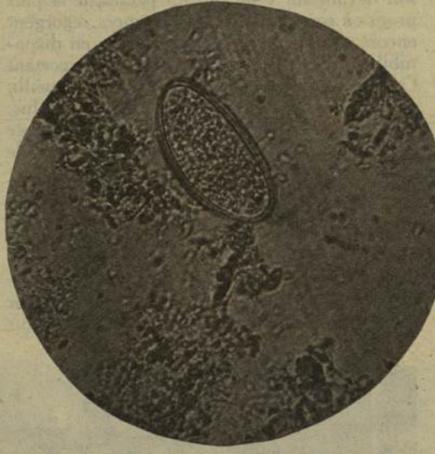
Hellwig, qui a fort étudié ce point remarquable de la criminalistique, discerne dans ce relâchement trois motifs. D'abord une intention moqueuse pour la victime du cambriolage, peut-être même une sorte de défi. Puis un phénomène basement physiologique et qui correspond à un état émotif ; cela aussi on l'observe chez les guerriers. Enfin une superstition. Au vrai, il est tout à fait probable que les trois causes jouent, tantôt isolées et tantôt combinées. Mais des confidences multiples assurent que la troisième n'est pas du tout illusoire.

Hellwig va plus loin ; il croit pouvoir, par la seule considération du point où se rencontre le corps du délit, dire la nationalité du délinquant. Voilà une science toute neuve pour laquelle je n'hésite pas à proposer le nom de coprethnologie ou d'ethnocopologie. Mais relevons les diagnostics d'Hellwig. Le Hollandais, dit-il, opère sur le lit ; l'Allemand et l'Autrichien devant la porte ou sur la table où la fenêtre ; le Français et l'Italien au milieu de la chambre. Je dois dire que mes observations personnelles ne cadrent pas parfaitement avec ces données. Hellwig admet en particulier que les criminels de race latine enveloppent dans un linge ou dans un pantalon leur offrande au destin : c'est ce que je n'ai jamais vu ni ouï dire, pas plus en Italie qu'en France.

L'important est que cette superstition a, dans des cas fort nombreux, amené la découverte des malfaiteurs. En voici quelques exemples.

A Czernowitz, un récidiviste qui venait d'être libéré cambriole une cave, il laisse la trace dont nous parlons ; il emploie pour des soins urgents de propreté le premier papier qu'il trouve dans sa poche. C'était son bulletin de sortie de prison avec état-civil et signalement. Il est repris le jour même.

A Lausanne, un spécialiste des vols de métaux s'introduit dans une maison en construction. Il monte au deuxième étage et s'empare de divers objets. Ce mécréant était superstitieux. Il laisse sa carte, sous la forme que l'on sait. Ainsi soulagé, il descend. Mais à l'étage inférieur, d'autres objets frappent sa vue, dont la conquête lui paraît souhaitable. Il double sa cueillette de plomb et de cuivre. Au moment de partir, un scrupule l'étreint : le sacrifice fait plus haut au bon génie des apaches vaudra-t-il pour le second vol comme pour le premier ? Impossible de renouveler l'offrande. Rusant alors avec le destin, il prend sur un ébauchoir un pain de mastic et confectionne l'imitation appliquée de ce que la nature ne lui a pas permis de réitérer en temps utile. Mal lui en prit. Reiss, appelé aux constats, trouva sur l'œuvre d'art d'innombrables empreintes digitales de la plus merveilleuse netteté.



Un œuf d'oxyure microphotographié dans les faécès.

A Lyon, un serviteur renvoyé cambriole une pharmacie, non pour voler, mais par vengeance. Il saccage diverses choses et, pour mettre le sceau à son œuvre de dévastation, dispose une incongruité majeure sur la table de l'officine, entre la balance de précision et la machine à modeler les bouchons de liège. Il s'empare de feuilles blanches servant à emballer les boîtes et les flacons : il y laisse — entre autres traces — des empreintes digitales qui le perdront.

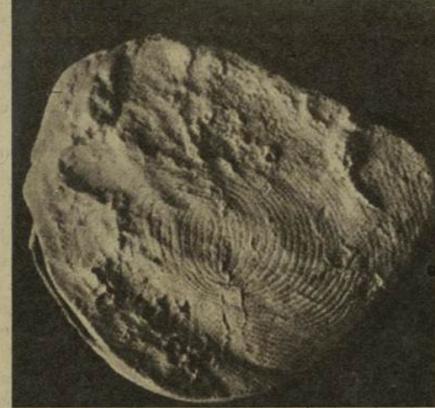
Des manifestations mineures peuvent avoir aussi leurs inconvénients. Dans une petite ville du Rhône, un cambrioleur, son œuvre achevée, fait jouer à un vase à fleurs le rôle des amphores nocturnes. La maison était vide et le resta longtemps. Au retour des habitants, on eût été bien empêché d'assigner une date au vol, si précisément l'état de décomposition des produits ammoniacaux n'eût permis de déterminer, dans une certaine mesure, l'époque de la déprédation, et d'orienter l'enquête, qui aboutit.

Mais l'exemple auquel il faut toujours revenir quand il s'agit de porte-bonheur est celui de l'affaire Foucherand, connue dans les annales judiciaires sous le nom d'affaire de la petite vieille de la Villette. C'est une de celles qui contribuèrent le plus à faire connaître dans le grand public le nom du professeur Lacassagne.

Le 22 décembre 1898, M. Benoît, juge d'instruction à Lyon, se transportait 14, rue de la Villette, pour y enquêter au sujet d'un assassinat

commis sur la personne de la veuve Foucherand. Cette femme, qui était tenancière d'un très modeste petit café, avait été assommée et étranglée au cours de la nuit précédente. On l'avait trouvée étendue sur le dos au milieu du débit, les jambes écartées et les jupes relevées. Une bouteille ensanglantée était à côté de la tête. Près de la tête également, l'assassin avait, par une ironie stupide, disposé un bouquet de raves. Des billets de banque et de l'or avaient été pris dans une armoire. Enfin, des matières fécales avaient été laissées sur le lit de la victime. On voit que, si l'on se rapporte aux diagnostics ethnologiques de Hellwig, les criminels auraient été Hollandais ; ce qui n'est pas précisément le cas, comme la suite va le démontrer.

A cette époque, la police recherchait une bande dont les chefs se nommaient Nougier et Gaumet, et qui avaient commis un certain nombre de vols avec effraction. Les recherches n'avaient pas encore abouti quand « la petite vieille de la Villette » fut tuée. On pensa aussitôt qu'elle avait été victime de cette même bande. Quelques jours après, Barrel, Pareti et Motte, qui en faisaient partie, étaient arrêtés. Barrel fit des aveux et dénonça Nougier et Gaumet comme étant les assassins, les trois autres ayant participé seulement au vol. Après des recherches difficiles et une poursuite mouvementée, Gaumet fut pris à Saint-Etienne. Il venait d'y commettre un nouveau vol et en dépensait le produit dans une maison de tolérance dont le patron, le voyant exhiber des bijoux, alla le dénoncer à la police. Il y eut bataille à coups de revolver, à la suite de quoi Gaumet, réfugié dans un débit de boissons, fut appréhendé. Enfin Nougier fut pris à Lyon au moment où, le revolver au poing, il se préparait à un vol avec violence. Nougier et Gaumet commencèrent à nier avec la plus grande énergie. Leurs complices,



Empreinte digitale dans le mastic de vitrier.

qui les avaient d'abord chargés, finirent par tomber d'accord que Nougier seul était coupable. Le nombre et la gravité des condamnations antérieures de celui-ci le rendaient difficile à défendre, tandis que Gaumet pouvait, en se défendant bien, espérer un acquittement ou une peine légère. C'est pourquoi, lorsque Nougier se sentit convaincu, il assumait la plus large part des responsabilités pour sauver au moins son complice.

Nougier et Gaumet représentaient deux types de bandits fort différents. Gaumet n'était que violence et brutalité. Nougier avait une certaine culture et des prétentions, pas absolument injustifiées à la psychologie introspective. Il a laissé des mémoires, manuscrits qu'il avait remis à M. Lacassagne. Cette biographie, peut-être un peu romancée, s'intitule « Mémoire d'un détenu ou

l'odyssée d'un cambrioleur, écrit à la prison Saint-Paul ». Gaumet emploie le passé défini narratif, veille aux subjonctifs et ne bute pas aux participes, du moins pas à tout coup. Il donne comme excuse initiale de sa mauvaise conduite l'impossibilité de vivre à la maison paternelle où l'inceste expliquait des préférences trop marquées. Il raconte ses aventures les plus fâcheuses comme la suite naturelle de ce mauvais départ. Telle page où il dévalise un vieux paysan enamouré de sa maîtresse rappelle par les détails, et même par la vivacité du récit, les exploits de Lescaut et de Des Grieux. La conclusion est mélancolique : « Que faire contre la destinée, les hommes sont impuissants pour en détourner le cours ; aussi je n'ai jamais essayé de réagir. A chaque nouveau malheur, et encore aujourd'hui, je ne puis que dire : Mektoub, « c'était écrit ».

On voit le ton. Nougier eût pu dire comme Manon : « Je ne suis que faiblesse et que fragilité. » Gaumet était d'une autre trempe. Il s'analysait peu, et, pour agir, ne s'embarassait pas de complications discursives. On n'en put tirer la rédaction de souvenirs. On en aurait tiré moins encore ce qui fait de Nougier un personnage en criminalistique, je veux dire la plus précieuse collaboration à un dictionnaire d'argot. M. Lacassagne, à ce moment, réunissait d'abondants éléments d'un lexique des criminels qu'il n'acheva d'ailleurs jamais, mais que son fils, le docteur Jean Lacassagne, a mené à bien récemment. C'est chose dont je reparlerai ici. Nougier accepta de rédiger dans les feuilles intercalaires d'un dictionnaire ancien la mise à jour du jar contemporain. Ce fut fort bien fait. Cependant l'instruction suivait son cours, et la bande qui correspondait avec cette aisance et cette continuité que l'on n'a vraiment que dans les prisons, avait décidé de reporter sur Nougier insupportable tous les péchés de la troupe, et d'éviter à Gaumet, s'il se pouvait, la peine capitale.

C'est ici qu'intervint l'expertise, et de la façon la plus rare. Le professeur Lacassagne avait constaté dans les matières fécales laissées sur le lit de la petite vieille, la présence d'un parasite : l'oxyure vermiculaire. Cet entozoaire habite l'intestin, et la femelle vient chaque soir pondre des œufs à une extrémité du tube digestif qui est celle où les apothicaires ont accoutumé de viser. Il s'agissait de vérifier si, parmi les accusés, il était un porteur de ce parasite. Des cueillettes rectales montrèrent que, seul, Gaumet était muni, et en abondance, d'oxyures et d'œufs. C'était donc bien lui qui, malgré ses dénégations, avait cherché à prendre une assurance, si vaine, contre le destin. Il fut condamné, ainsi que Nougier, à la peine de mort par les assises du Rhône le 1<sup>er</sup> décembre 1899. Le 10 février suivant, l'un et l'autre avaient la tête tranchée.

Pendant la toilette qui précède l'exécution, Gaumet avait demandé à parler au professeur Lacassagne : il lui exprima son étonnement et son admiration pour la voie suivie dans l'expertise. Il reconnut spontanément que les conclusions du rapport étaient exactes, et pour manifester qu'il n'en voulait nullement à l'illustre médecin légiste de l'avoir confondu, il lui demanda de faire jurer son squelette après l'autopsie et de le conserver près de lui. Ainsi s'explique la présence constante à la porte du cabinet du professeur Lacassagne à la Faculté d'un squelette dont une vertèbre cervicale brisée porte un trait rouge, signalant le point où frappa le couteau de la guillotine.

Edmond LOCARD  
directeur du Laboratoire  
de police technique de Lyon.

(A suivre.)



Nougier et Gaumet avec un de leurs complices dans la cour de la prison.



... les uns vont risquer au turf l'argent gagné par leur femme.

# L'ARROUILLON DES CARREFOURS

## III. A quoi ils s'occupent

CE que nous avons dit jusqu'ici de la profession du barbeau permet de penser qu'elle n'est pas suffisamment absorbante pour épuiser toutes les possibilités d'action d'un homme.

Autrefois, et cet autrefois remonte avant le déluge de la guerre, un homme eût cru déchoir en travaillant si peu que ce fût. Jadis la profession officielle du barbeau était absolument illusoire, il ne l'affichait qu'afin de couvrir vaillamment au regard de la police, la source vraie de ses revenus. Actuellement, les temps sont devenus si durs que la loi du milieu a dû fléchir sur ce point-là comme sur bien d'autres.

Sans qu'il soit possible d'établir une rigoureuse statistique, l'indice des prix pratiqués sur le marché de l'amour vénal n'a pas suivi une marche parallèlement ascendante à celle du coût de la vie.

Toutes proportions gardées, une femme ne rapporte pas autant qu'autrefois. Celles dont les charmes se cotaient un louis, se cotent en moyenne, sauf générosité du client, aux environs d'une demi-livre (50 francs), c'est à dire deux fois et demie plus.

Nous savons tous du reste qu'il n'est plus aucune denrée que l'on puisse acquérir pour une somme seulement deux fois et demie supérieure à celle d'avant-guerre.

Le barbeau se trouve donc dans la nécessité de « se défendre » du mieux qu'il peut.

Les deux vices qui tourmentent avec le plus de cruelle insistance la chair et la cervelle des hommes, sont bien le jeu et l'amour. Aussi existe-t-il entre eux de fort étroites connexions.

Autour des champs de courses grouille un monde bizarre dont le personnel se recrute, en grande partie, parmi les gens du milieu.

Il y en a des deux côtés de la barricade; du côté de ceux qui en vivent aussi bien que du côté de ceux qui s'y ruinent.

Pour ces gens, en qui l'horreur du travail constitue une manière de seconde nature, le jeu présente un attrait puissant.

Les uns vont risquer là l'argent gagné par leur femme; les autres, plus industrieux ou plus raisonnables, se contentent d'exploiter leurs relations et d'exercer aux alentours du turf le métier plus ou moins lucratif de commis de book.

Il est une autre profession qui mérite de prendre place dans la galerie pittoresque des petits métiers parisiens: c'est celle de « baron ».

Qui de nous ne s'est arrêté, amusé par le bagout de quelque camelot qui, installé au bord d'un trottoir ou à l'entrée de quelque rue barrée, s'efforçait de convaincre un public de curieux, peu désireux d'acheter, de l'excellence de sa marchandise: bas de soie, cravates, coricides, stylographes, que sais-je?...

Qui de nous n'a remarqué l'effet constant et sûr du geste exemplaire d'un premier acheteur?

Le badaud parisien s'apparente étroitement au mouton de Panurge; parmi cent personnes qui forment le cercle autour d'un bonisseur, aucun n'oserait le premier sortir quelques francs de son gousset pour acheter le mirobolant attrape-nigaud. Mais que quelqu'un survienne, qui affecte pour la marchandise,

un intérêt passionné et s'en approvisionne sans compter, immédiatement dix poches s'ouvrent, dix mains se tendent.

Cet homme, qui le premier ose le geste qui déclenche les autres, est un compère, en terme du métier, il fait le « baron », et gagne à cet emploi, qui nécessite du tact, de l'esprit d'à-propos et une grande patience, 50 francs par jour et la nourriture. C'est une profession qu'un barbeau peut, sans déchoir, exercer pendant une grande partie de l'année.

Mais les deux grands rêves de ces Messieurs et de ces Dames sont, par ordre d'importance, l'achat d'un taxi, l'organisation d'un voyage, la reprise d'une « tôle »; chacune de ces ambitions nécessite beaucoup d'économie et de patience.

Sauf pour la deuxième, qui révèle un certain goût de l'aventure, les deux autres, auxquelles on peut joindre — mais celle-là comme couronnement d'une carrière et mise à la retraite — l'achat d'une petite ou grande villa au bord de la Marne, révèlent en somme des goûts extrêmement bourgeois.

C'est bien là une des caractéristiques de ce peuple, bien à tort considéré comme bohème et romantique.

Soyez persuadés que si la plupart des ménages de filles et de barbeaux logent à l'hôtel, en camp volant, ce n'est pas pour d'autres raisons que la crise du logement dont souffre toute la population. Tous, ainsi que de petits employés, rêvent de se mettre dans leurs meubles.

Le coin du feu, les pantoufles, et plus tard le bout de jardin, la cabane à lapins, la barque et la pêche à la ligne, hantent leurs rêves.

Pour ce qu'il est des rapports financiers des conjoints, il va s'en dire que c'est Monsieur qui tient les cordons de la bourse. Mais il ne faudrait pas croire que Madame est une esclave qui doit rapporter à son homme tout son gain afin que celui-ci puisse se rouler dans les voluptés auxquelles la malheureuse n'aurait aucune part. Le temps n'est plus où une femme qui rentrerait à une heure du matin sans avoir dérouillé recevait avec une bonne correction, les quelques sous de son métré pour retourner au tapin et l'ordre de ne pas se représenter avant d'avoir au moins « fait » un client.

Le barbeau sérieux et qui a de l'ambition, gère au mieux les intérêts de la communauté; c'est lui qui met à gauche un argent que la femme, souvent, n'aurait que trop tendance à dépenser sans compter. Nous parlons ainsi, bien entendu, des ménages, si l'on peut dire légitimes, qui constituent, comme tout ménage digne de ce nom, autant une association d'intérêts qu'une association de sentiments.

La femme du barbeau, la vraie, sait qu'elle travaille pour l'aisance future de la communauté; elle met tout en œuvre pour augmenter et consolider le plus possible cette aisance. Elle collabore autant qu'elle le peut aux entreprises, si l'on peut dire, extra-conjugales où son seigneur est maître. C'est ici qu'apparaît le « doublard ».

Celui-là, il faut bien le dire est le pauvre dindon de la farce. Le « doublard », la « môme », c'est la seconde, voire la troisième. Celle-là croit, en travaillant pour son homme, travailler aussi pour elle. En réalité elle travaille pour les deux autres.

Comment peut-elle être amenée à cette servitude? Il y a plusieurs manières. Parfois c'est le barbeau qui agit seul, fait la môme à sa pogne, et la fait travailler pour lui comme si elle était la seule. Parfois, c'est la femme qui, ayant découvert « une petite pour femme », se l'attache et la dresse. Parfois, le barbeau et sa femme se mettent d'accord pour éduquer la jeune personne. Ce ménage à trois permet naturellement d'envisager d'autres combinaisons.

Il est possible que le barbeau ait une môme à l'insu de sa femme. Une telle combinaison ne peut se soutenir que grâce à beaucoup d'ingéniosité et de savoir-faire. Il faut que chacune se croit la seule et cela, dans un monde aussi fermé et relativement aussi restreint que le peuple de la « jungle » où tout se sait rapidement, n'est pas toujours facile.

Monsieur doit s'ingénier à placer chacune de ses brebis dans les endroits assez distants l'un de l'autre pour éviter de regrettables rencontres. Il lui faut combiner, avec un soin savant, les sorties de chacune et savoir les endormir par toutes sortes de précautions. Parfois, la seconde, initiée en partie, devient complice et facilite au barbeau la tâche de tromper la première. C'est ainsi, par exemple, que, si sa femme est en maison, le barbeau mettra sa petite au tapin, quitte, le jour de sortie de la légitime, à chambrer la fille d'amour et à ne pas quitter d'une semelle la première. C'est ce qu'en terme du métier on appelle « avoir la jugulaire ». Rappel du temps où Monsieur était de garde et portait la glorieuse livrée de la République Française.

Malgré tant d'ingéniosité et d'artifice, le métier ne suffit pas toujours à nourrir son homme et, comme ledit homme n'est pas un saint, il lui faut bien parfois se résoudre à « se mouiller », à « aller chercher » ce qui ne consent pas à venir tout seul.

Du vol à la tire à la carambouille, nombreux sont les moyens de remédier aux injustices du sort. Panurge, qui sentait bien un peu la caque, l'a dit excellemment: « Faute d'argent c'est douleur non pareille », que ne ferait-on pour apaiser cette douleur dans une société si mal faite qu'il n'y a pour les mauvais garçons qu'à se baisser pour en prendre?

Maintes fois les lecteurs de *Détective* ont, été entretenus des mille et une grivèleries dont messieurs les poissons corrigent les coups de l'infortune.

Il y a peu d'années encore, florissait un moyen très original et qui nécessitait, outre un personnel bien entraîné, une habileté et un sens psychologique tout à l'honneur de ceux qui se sentaient assez forts pour l'utiliser. Nous voulons parler du « coup du garde-champêtre », pratique à un moment si répandue qu'il n'a pas fallu moins de toute l'activité de M. Benoit alors inspecteur, depuis directeur à la Police judiciaire, pour y mettre un terme.

Ce jeu se jouait à trois. Deux hommes, deux complices, et une femme, la victime.

Des deux hommes, l'un devait être assez séduisant et beau parler pour pouvoir en quelques jours « tomber » la vertu d'une dame de province abondamment pourvue de « fric ».

Ce Don Juan partait donc en éclaireur dans une ville d'importance moyenne, descendait dans le meilleur hôtel et, s'étant enquis de la fine fleur féminine de l'endroit, jetait son dévolu sur celle qui lui paraissait la plus propre à son dessein. Nos provinces regorgent encore, paraît-il, de Madames Bovary en disponibilité. Le beau jeune homme apportant l'air de Paris ne manque pas d'être accueilli, c'est le cas de dire, à bras ouverts. Au surplus, le séducteur ne manquait pas d'y mettre toute la lenteur et la discrétion désirables. Par de savantes gradations, il arrivait à faire fléchir la vertu déjà flageollante de la dame et finissait par l'entraîner à de sentimentales promenades dans les campagnes environnantes. On se souvient que c'est dans l'ombre complice d'un petit bois, sur la mousse accueillante d'une clairière, que la femme du Docteur Bovary oublia pour la première fois le devoir

conjugal entre les bras puissants du hobereau Rodolphe.

C'est dans quelque endroit de ce genre, qu'après un siège plus ou moins long, le beau ténébreux entraînait sa conquête. A peine avait elle cédé à ses invites et laissé envahir ses derniers retranchements qu'une voix brutale venait interrompre les effusions qui d'ordinaire succèdent à ce genre de sacrifice.

— Au nom de la Loi!... Et la silhouette classique, mais pour la dame fort imprévue, d'un garde champêtre surgissait entre les branches écartées.

Une scène vaudevillesque commençait alors. Pleurs non feintes de la bourgeoise affolée, supplications parfaitement jouées du Don Juan. Enfin, offre d'argent pour acheter le silence de l'autorité: tentative non douteuse de corruption d'un fonctionnaire dans l'exercice de ses fonctions: aggravation du délit. Bref, du plus pur Courteline.

Quand on est pris dans un tel engrenage, on ne peut que s'y engager à fond. L'amoureux surpris n'y manquait pas et le chiffre enflait toujours. Pour être garde champêtre on n'est pas moins homme. Il arrivait fatalement un moment où la somme était si forte que la vertu du représentant de l'autorité n'y résistait pas. Le Don Juan alors atteignait au sublime. Se retournant vers la malheureuse sanglotant sur la mousse, il lui faisait de sa situation matérielle un tableau si pathétique que, malgré son trouble, la bonne bourgeoise ne tardait pas à comprendre qu'il lui faudrait « faire » à elle seule les neuf dixièmes de la somme grâce à laquelle son honneur sortirait indemne du petit bois.

Bien entendu, la pauvre n'avait pas sur elle les fonds nécessaires, mais il n'y avait aucune inquiétude à avoir sur les suites de l'opération. Le séducteur était assuré de palper dès le lendemain les billets qu'il se chargeait de remettre lui-même au pénal garde-champêtre.

Après quoi les deux compères se mettaient en quête d'un autre champ de bataille.

Comme la plupart des affaires d'entolage, ce genre d'opération jouit longtemps de l'impunité, car les victimes ne se souciaient guère de faire connaître leur mésaventure.

Pourtant le truc finit par être éventé et le coup du garde-champêtre n'est plus à l'heure actuelle qu'un souvenir.

Mais le fait seul qu'il ait pu réussir est un exemple de l'habileté toute spéciale des barbeaux. Il montre qu'ils ne se vantent pas quand ils affirment qu'ils savent prendre les femmes et qu'il n'est guère de milieux sociaux à l'abri des surprises qu'ils peuvent ménager.

Des hommes de proie, en vérité.

Des hommes d'une autre trempe: en tout cas que les « gigolos » de dancing pour lesquels le vrai de vrai n'a pas assez de sarcasmes. Ceux-là, s'il faut les en croire, sont tout ce qu'il y a de petit, de « demi-sel ». Une vraie femme ne se laisse pas piper à leurs regards langoureux d'oriental ou à leur teint plombé d'Argentin. Elle laisse cela aux riches américaines un peu mûres et lorsqu'elle se donne à un de ces prostitués, c'est contre argent comptant. Aussi est-il assez fréquent que le danseur professionnel vole « bêtement » une de ses clientes au profit d'une femme, laquelle consciencieusement refilait à son homme le produit de l'opération.

— Vous ne trouvez pas que c'est pain bénit? me demandait le bénéficiaire d'un de ces cercles vicieux.

(A suivre.)

Henri DROUIN.



(Photos Détective.)

.. il y a plusieurs façons d'avoir « la jugulaire ».

# TUEURS DE SORCIERS

New-York. (De notre correspondant particulier.)

**L'**AMÉRIQUE, pays des gratte-ciel et de la technique perfectionnée, paraît devoir être exempte de ces vieilles superstitions, de cet obscurantisme qui même dans les coins les plus reculés de l'Europe tendent à disparaître. Et pourtant la mort tragique de Mrs Etta Fairchild, assassinée par ses voisins parce qu'elle était soupçonnée d'avoir le mauvais œil, semble bien prouver que certaines croyances très anciennes survivent aujourd'hui encore et provoquent les mêmes drames qu'il y a de cela trois cents ans.

Le drame se déroula à Kalamazoo, petite ville du Michigan, aux Etats-Unis, et eut comme protagonistes un couple d'ouvriers paisibles, rangés, estimés par leurs voisins, et qui ne ressemblaient nullement aux héros de quelque conte du Moyen Age. Ils s'appelaient Eugène et Pearl Burgess; le mari était employé dans une usine des environs et gagnait largement sa vie. Sa femme s'occupait des enfants et vaquait aux soins du ménage.

## La fantaisie de Mrs Fairchild

Dans la même rue que les Burgess, et presque porte à porte, vivait Mrs Etta Fairchild, une femme âgée et solitaire, mais encore pleine d'esprit et de vitalité. Elle était une fervente adepte de la « Christian Science », croyait aux guérisons miraculeuses et à la puissance de la suggestion. Ses voisins, les Burgess, se liaient avec elle. Ils se plaisaient à l'écouter, tandis qu'elle leur exposait ses théories.

Mrs Fairchild possédait une vive imagination, tout ce qui était occulte la passionnait. Elle était très versée dans les histoires de sorcellerie et, tandis qu'elle les récitait aux Burgess qui l'écoutaient bouche bée, la fantaisie de la vieille dame se mettait à broder sur mille thèmes étranges : sorciers et sorcières, magie noire, envoûtement... Elle adorait les chats, dont elle possédait une douzaine, et lorsqu'elle se rendait chez ses voisins, pour y passer la soirée, trois ou quatre de ces bêtes l'accompagnaient. Ils se frottaient à ses jambes, tandis qu'assis près d'elle le couple attendait avec avidité la suite de ses récits fantastiques, ... trop fantastiques, hélas, puisqu'ils causèrent un jour la perte de Mrs Fairchild!

## Le crime

Un différend survenu entre les Burgess et leur voisine les éloigna pendant quelque temps. Mrs Fairchild, qui avait dépassé



Le shériff, Jerome S. Borden.

soixante-dix ans, et qui était lasse de vivre dans la solitude, se fit admettre dans une maison de retraite. Elle y vécut, heureuse, respectée et aimée de ses compagnes à cause de sa verve et de sa bonne humeur.

Quant aux Burgess, leurs affaires commencèrent à aller mal. Leur enfant tomba gravement malade, le père se plaignit à son tour d'un mal mystérieux. Et il faillit perdre sa place. N'y avait-il pas quelque chose d'étrange et de fatal dans cet enchaînement des faits? Le malheur avait frappé le foyer. Pourquoi?

Le couple évoqua les récits de l'ex-voisine. N'avait-elle point cité des exemples d'envoûtement, décrit les ravages causés par le mauvais œil? Durant ces longues veillées où elle avait cru les distraire par des contes fantastiques, leurs imaginations avaient travaillé, les sciences occultes professées par la voisine y avaient laissé une profonde empreinte.

Aujourd'hui que le malheur était suspendu au-dessus de leurs têtes, ils croyaient voir se dresser devant eux d'étranges fantômes.

Et voilà que Mrs Fairchild, installée depuis quelque temps déjà dans sa maison de retraite, reçoit une lettre de ses anciens amis qui l'invitent à dîner. La brouille n'a été que passagère, et Mrs Fairchild ravie de la perspective de cette réconciliation en fait part aux personnes de son entourage.

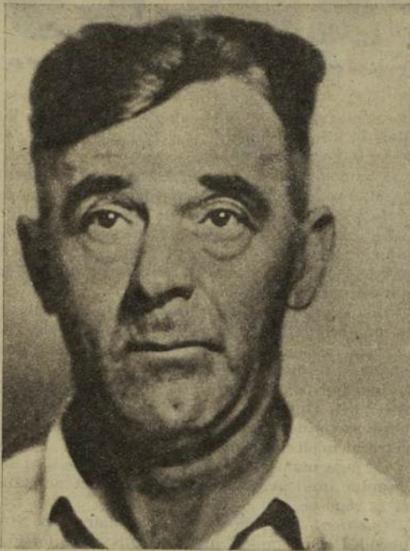
A l'heure dite, elle se rend au domicile des Burgess afin d'y reprendre sa place de convive choyée. A dix heures, elle n'est pas rentrée. A cette même heure, le shériff de la ville reçoit un coup de téléphone. C'est une femme qui parle : « Rendez-vous chez les Burgess, à la West Ranson Street, je crois qu'un assassinat vient d'y avoir lieu. Il s'agit d'une Mrs Fairchild... »

## Le cadavre dans la citerne

Le shériff prévint immédiatement le commissaire de police et le procureur, et tous trois se transportèrent sur les lieux.

Burgess commença par s'opposer à une perquisition, mais fut bien obligé de livrer passage aux officiers publics. Ceux-ci découvrirent des taches de sang sur le mur de la salle à manger :

— Où est le cadavre? demanda le shériff à brûle-pourpoint.



L'accusé, Eugène Burgess.

— De quoi parlez-vous? s'écria Burgess.  
— Vous le savez aussi bien que moi.

Les recherches continuèrent. Les policiers qui avaient accompagné les trois fonctionnaires fouillèrent la maison de fond en comble. Ils ne découvrirent rien de suspect, et se demandaient déjà s'ils n'étaient pas sur une fausse piste, lorsque l'un d'eux, qui se trouvait dans la cour, eut l'idée de diriger les rayons de sa torche électrique sur la citerne.

Dans le cercle de lumière, une masse informe apparut au fond de la citerne. C'était le cadavre de Mrs Fairchild, roulé dans un tapis et maintenu sous l'eau par un bloc de ciment. Lorsqu'on le retira, les policiers constatèrent que le corps de la malheureuse femme portait de nombreuses blessures.

Alors Eugène Burgess et sa femme avouèrent. Ils parlèrent sans révéler la moindre trace de remords. Bien au contraire, ils semblaient se glorifier de leur acte. Car ces deux êtres étaient fermement persuadés qu'en assommant Etta Fairchild ils avaient rendu service à l'humanité.

## Le mauvais œil

— Nous avons préparé notre coup depuis longtemps, expliqua Burgess : car c'était une question de vie ou de mort non seulement pour nous, mais pour tous nos concitoyens... Cette femme avait le mauvais œil, elle était douée d'une puissance diabolique... la preuve c'est qu'elle a causé la mort de ma mère; ma fille est malade, et je risque moi-même de perdre mon gagne-pain!

Et comme le shériff esquissait un geste de surprise :

— Ceci n'est rien en comparaison de tout le mal qu'elle a fait. Elle m'a avoué qu'elle avait causé la mort de 100 personnes...

Mrs Burgess confirma avec chaleur la déposition de son mari :

— Tout le monde sait qu'elle était en possession d'une force occulte qui était devenue une arme redoutable. Elle régnait sur nous tous, il lui suffisait de vouloir la mort d'un ennemi, et cette personne tombait raide morte. Quant à vous, Messieurs, elle vous aurait tous expédiés dans l'autre monde si elle en avait eu l'occasion.

— Mais elle est morte, Dieu merci! s'écria le mari, et notre ville a pu ainsi échapper à un effroyable danger!

## La mort de Mrs Fairchild

La conviction d'avoir agi pour le plus grand bien de la ville de Kalamazoo était si forte chez les deux époux qu'ils n'hésitèrent point

à donner tous les détails du crime. Cela s'était passé pendant le dîner.

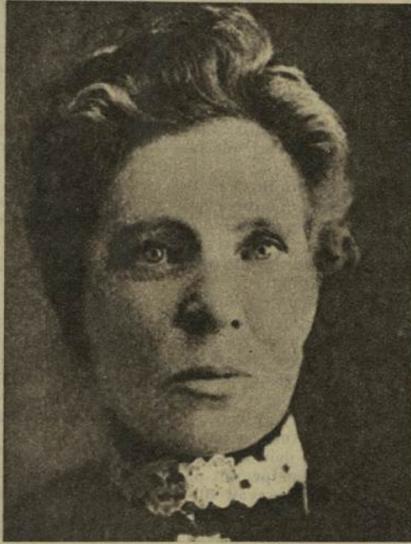
« Je m'étais muni d'un bout de tuyau métallique et d'un marteau, raconta Burgess, elle était assise à la table de la salle à manger, et je l'assommaï à l'aide du tuyau. Elle s'éroula comme une masse, et je l'achevai avec mon marteau. Je voulais être sûr de mon fait. Nous nous étions maintes fois demandés, ma femme et moi, si nous étions assez forts pour nous défaire d'elle. »

En prévision de cet attentat, soigneusement prémédité, les époux avaient envoyé leur fille chez des voisins. L'enfant rentra aussitôt que le crime fut accompli; sa mère lui proposa de faire une promenade et l'emmena.

Burgess fit le nécessaire pour cacher le cadavre en le jetant dans la citerne, tandis que sa femme allait trouver une de ses amies, également une occultiste, et lui raconta tout ce qui venait de se passer. Avait-elle hâte de célébrer sa victoire sur les forces mauvaises? Était-ce un obscur besoin de confesser son crime? Toujours est-il que celle qui reçut ces étranges confidences prévint immédiatement le shériff.

## Victime de sa propre imagination?

Interrogés à plusieurs reprises par les policiers, le shériff et le juge d'instruction, les



La victime, Etta Fairchild.

époux Burgess répétaient inlassablement la même chose : Ils avaient supprimé Mrs Fairchild parce que celle-ci portait malheur d'une façon indéniable et présentait par conséquent un danger public. Ils ne regrettaient rien, et étaient au contraire très heureux d'avoir rendu ce service à la communauté!

Les circonstances du crime, les motifs qui avaient inspiré les meurtriers, ainsi que la préméditation, ne faisaient aucun doute.

L'instruction se contenta d'une rapide enquête à la maison de retraite où la victime avait séjourné avant sa mort. Les pensionnaires que la tragique disparition de Mrs Fairchild avait mises en deuil furent unanimes à déclarer qu'il s'agissait d'une charmante personne, toujours souriante, pleine de bonne humeur et de bonne volonté. La modeste chambre qu'elle occupait ne dissimulait aucun grimoire, aucun attirail de sorcière.

Mrs Fairchild n'avait jamais fait allusion aux forces occultes ni à la magie noire, et paraissait la plus paisible des mortelles... Tout permettait de conclure qu'elle s'était prêtée au jeu de sa propre imagination en assumant aux yeux des Burgess le rôle d'une initiée



L'accusée, Mrs Pearl Burgess.

des sciences occultes. Puis, elle s'était lassée de ce jeu puérile; s'étant installée dans sa nouvelle demeure, elle avait trouvé une autre distraction : l'élevage des plantes rares auquel elle se livra avec passion, ainsi que le prouvaient les innombrables pots de fleurs qui ornaient la maison.

Cependant les dangereuses paroles qu'elle avait semées chez les Burgess avaient eu le temps de lever. Une vengeance aussi absurde que sinistre se tramait contre la vieille dame qui cultivait paisiblement son jardin. Un crime digne du Moyen Age, inspiré par des contes bleus!

## L'étrange cas de Mrs Burgess

Quelques jours plus tard l'instruction fut close, et les époux Burgess comparurent devant la justice. Une foule de curieux attendait dans la rue pour voir passer les « tueurs de sorciers ».

Cependant, avant la fin du procès, Eugène Burgess se fit justice à lui-même en se pendant dans le lavabo de sa prison à l'aide d'un pyjama.

Sa femme revint seule au banc des accusés. Elle portait le deuil de son mari; nul ne voulait croire que cette femme tranquille et correcte, aux allures de petite bourgeoise bien rangée, était impliquée dans un de ces crimes de la superstition qui, en général, amènent au prétoire des paysannes ignorantes et grossières. La défense présenta la seule thèse capable de sauver cette femme : le déséquilibre mental qui semble à la base de ce meurtre extraordinaire, et qu'un examen de l'accusée a en partie confirmé.

En partie seulement, car les éminents spécialistes qui ont examiné le cas de Mrs Burgess ont été obligés de reconnaître que celle-ci présente des indices de déséquilibre n'allant pas cependant jusqu'à la suppression de la responsabilité. Mrs Burgess sait distinguer entre le bien et le mal et, en contribuant à l'assassinat perpétré par son mari, elle se rendait parfaitement compte du caractère de cet acte.

Le jury a reconnu la veuve d'Eugène Burgess coupable de meurtre avec préméditation. Le juge a cependant réservé sa sentence, et il est question d'une révision du procès.

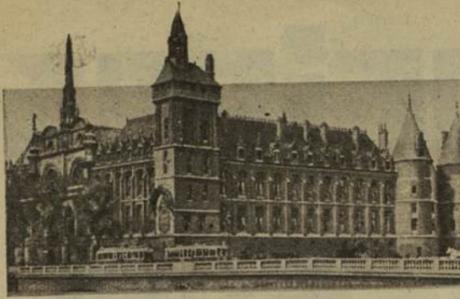
Pearl Burgess sera-t-elle exécutée, emprisonnée à vie, ou enfermée dans un asile d'aliénés? Nul ne le sait.

Devant un cas aussi rare, aussi insolite, faisant revivre des croyances aussi lointaines, la justice elle-même demeure perplexe.

Roy PINKER.



Une foule de curieux tint à assister aux audiences du procès des « tueurs de sorciers ».



# LES 13 COUPABLES

Grand concours hebdomadaire

## RÈGLEMENT

### CONCOURS HEBDOMADAIRE

ARTICLE PREMIER. — A la fin de chacun des interrogatoires des 13 COUPABLES une série de questions sera posée aux lecteurs. Ils devront y répondre d'une façon nette et précise, succincte le plus possible.

Ceux d'entre eux qui laisseront de côté l'une de ces questions se verront éliminés d'office. Les gagnants seront ceux dont les réponses se rapprocheront le plus des solutions exactes rédigées par l'auteur des 13 COUPABLES, M. Georges Sim, qui les a remises sous plus cachetés et numérotés au directeur de " DÉTECTIVE ".

La dernière question intervient uniquement pour le classement des concurrents que l'identité de leurs réponses ferait " ex-æquo ".

ARTICLE 2. — Les lecteurs ont huit jours pleins pour nous faire parvenir leur réponse, après la publication de chaque interrogatoire. C'est-à-dire que les enveloppes contenant les réponses à l'interrogatoire N° 1 (13 mars 1930) devront nous être parvenues, au plus tard, vendredi 21 mars 1930, avant minuit. Les lettres reçues après ce délai seront détruites purement et simplement.

Exception sera faite pour les réponses de nos lecteurs de l'Afrique du Nord (Algérie, Tunisie et Maroc) et de l'étranger, qui peuvent expédier leurs lettres jusqu'au vendredi 21 mars 1930, avant minuit. Le timbre à date de la poste servira de contrôle.

Les enveloppes, affranchies convenablement, devront être adressées à la Direction du journal " DÉTECTIVE ", 35, rue Madame, Paris (VI<sup>e</sup>), porter la mention CONCOURS DES 13 COUPABLES N° 1, et renfermer le bon du concours correspondant qu'il suffit de découper à l'angle inférieur gauche de cette page. Seuls, les abonnés peuvent remplacer le bon par la dernière bande du numéro correspondant.

ARTICLE 3. — Chaque lecteur n'a le droit d'envoyer qu'une seule solution par interrogatoire. Il est bien entendu, toutefois, que chaque membre d'une même famille a le droit d'envoyer sa propre solution.

ARTICLE 4. — Nous donnerons la solution exacte de Concours N° 1 dans notre numéro du jeudi 3 avril 1930, et la liste des gagnants dans notre numéro du jeudi 10 avril 1930. Le même rythme sera observé pour toutes les autres énigmes.

ARTICLE 5. — Chaque interrogatoire forme un concours complet. Il s'agit donc de 13 concours distincts dotés de 25 prix chaque semaine et totalisant 3.000 francs en espèces.

## CONCOURS GÉNÉRAL

ARTICLE PREMIER. — Entre les participants aux Concours hebdomadaires des 13 COUPABLES, il est institué un Concours général.

ARTICLE 2. — Chacune des solutions justes des Concours hebdomadaires sera non seulement classée comme il a été dit plus haut, mais encore cotée suivant son degré d'exactitude. Pour les 25 concurrents primés chaque semaine, la cote ira de 50 points à 10 points : 50 pour le premier prix, 10 pour le vingt-cinquième.

Toutes les autres solutions justes, c'est-à-dire qui, bien qu'exactes, n'auront pas obtenu l'un des 25 prix prévus, auront uniformément la cote 5.

Le classement général sera fait par totalisation des points obtenus pendant la durée des 13 Concours par un même concurrent. Le total le plus élevé déterminera le Premier Prix.

ARTICLE 3. — En cas d'" ex-æquo " aux points, le classement sera déterminé par le nombre des solutions exactes envoyées par chacun des concurrents à départager. Si, après ce classement subsidiaire, de nouveaux ex-æquo subsistaient ceux-ci seraient à nouveau départagés, et définitivement, par la moyenne des réponses faites à la dernière question des Concours hebdomadaires concernant le nombre des réponses exactes envoyées à " DÉTECTIVE ".

ARTICLE 4. — Le Concours Général des 13 COUPABLES est doté des prix en espèces ci-après :

1<sup>er</sup> Prix: 10.000 francs  
2<sup>e</sup> — 5.000 —  
3<sup>e</sup> — 3.000 —  
4<sup>e</sup> — 2.000 —

ARTICLE 5. — Tout participant au Concours accepte d'avance et sans réserve tous les termes des deux règlements ci-dessus.

## I. - ZILIOUK

Les adversaires étaient de taille l'un et l'autre. Au point qu'au Parquet l'opinion générale était que le juge d'instruction Froget allait enfin se casser le nez, ce qui n'était pas pour déplaire à tout le monde.

Il était assis devant son bureau, dans une pose qui semblait inconfortable, une épaule plus haute que l'autre, la tête penchée.

Comme toujours, il était noir et blanc : le blanc de sa chair, de ses cheveux taillés à la Bressant, et de son linge empesté ; le noir de son complet rigide.

Tel quel, certes, il datait un peu. Maines fois on s'était demandé s'il n'était pas encore atteint par la limite d'âge, car il y avait un lustre qu'il paraissait soixante ans.

J'ai fréquenté dans sa maison du Champ de Mars et je voudrais me permettre une impression personnelle. Jamais homme ne m'a écrasé davantage, fait douter autant de mon opinion de moi-même que M. Froget.

Je lui racontais une histoire. Il me regardait d'un air qui pouvait passer pour encourageant. Je terminai. J'attendais un avis, un commentaire, un sourire.

Il me fixait toujours comme il eût fixé un paysage ou une pièce à conviction, et enfin il poussait un tout petit soupir. Eh bien ! je vous jure qu'il y a de quoi vous donner de l'humilité pour le restant de vos jours. Rien qu'un soupir ! Un peu d'air ! Je traduais par :

« Et vous vous êtes donné tant de mal pour me raconter ça ! »

Ce n'est là, d'ailleurs, que son aspect superficiel, et j'aurai sans doute l'occasion de parler de ce que j'ai cru deviner de son véritable caractère.

N'empêche que ce jour-là, dans son cabinet, ce fut une joute dans la manière que je viens de décrire et qu'on ne pourrait même pas qualifier de glacée.

Il avait affaire à Ziliouk, cet aventurier d'envergure dont toute la presse avait parlé les semaines précédentes, un juif hongrois (ou polonais, ou lithuanien, ou letton, on ne savait pas au juste) qui, à l'âge de vingt ans, avait déjà été expulsé de cinq ou six pays d'Europe.

On le retrouvait (avait-il trente-cinq ans, ou quarante, ou trente, ou moins, ou davantage?) dans un palace de Paris, après une démarche faite auprès du président du conseil à qui il avait proposé une denrée dont il faisait commerce : des documents diplomatiques.

Vrais ou faux ? Les avis étaient partagés. Ziliouk avait déjà vendu à l'Angleterre des documents soviétiques qui avaient provoqué une crise ministérielle et la rupture des pourparlers entre les deux pays. Il avait vendu à l'Amérique des papiers japonais et au Japon des papiers américains. On trouvait trace de son passage en Bulgarie, en Serbie, à Rome et à Madrid.

Il portait beau. Il était plus qu'élegant : presque somptueux, avec pourtant dans l'ensemble un accent *rasta* fort prononcé.

Des souverains, des chefs d'Etat lui avaient écrit. Il avait pénétré dans la plupart des cercles diplomatiques du monde.

Dès son arrestation, il s'était montré agressif. — Il faudra bien que vous finissiez par me relâcher, et alors il vous en cuira !

Il n'était pas loin de prétendre, envers et contre tous, qu'il ne travaillait, au fond, que pour le 2<sup>e</sup> Bureau, et qu'il était en relations étroites avec l'Intelligence-Service.

Aucun magistrat n'avait voulu de cette affaire, l'affaire type, où un honnête juge d'instruction achève tristement sa carrière en se brisant les reins.

Il était là, vêtu d'un complet signé du meilleur tailleur de Londres, soigné, le sourire vague.

Pendant une heure, M. Froget ne lui adressa pas la parole. Avec des gestes menus et précis de souris qui grignotte, il lisait des rapports de la brigade mobile en tête desquels le prévenu pouvait déchiffrer, à l'envers : affaire Ziliouk.

Il les lisait comme s'il les eût eus sous les yeux pour la première fois. Puis il regardait le prévenu de ce regard condensé, lourd comme du plomb, qui n'était qu'à lui. Rien de ce qu'on appelle un regard perçant ni divinatoire. Rien non plus de farouche. Un regard calme, qui se braquait lentement sur un objet et qui, dès lors, pouvait y rester attaché pendant des heures.

Sa première parole fut, alors que Ziliouk, avec une désinvolture calculée, allumait une cigarette de grand luxe :

— La fumée me gêne un peu...

Et, pour la première fois de sa carrière, peut-être, l'aventurier se sentit gêné. Par bravade, il éprouva le besoin de déclarer :

— J'aime mieux vous prévenir que vous n'aboutirez à rien ! On prétend que les documents que j'ai voulu vendre à la France sont faux. Je vous défie de me faire condamner de ce chef. On prétend encore que j'ai fourni à l'Allemagne des documents diplomatiques tout aussi faux sur la politique extérieure française... Personne n'a vu ces documents ! Le seul accusateur est un sous-ordre du Bureau, et je me fais fort de démontrer qu'il a agi aux deux rateliers, comme je me fais fort de prouver que j'ai rendu des services énormes à ce 2<sup>e</sup> Bureau...

Aucune réponse. Le regard de M. Froget s'abaissa sur un nouveau rapport qu'il lut en entier.

Il y avait une heure que cela durait ! Et Ziliouk guettait en vain un indice de curiosité, de fièvre, de passion, un mouvement humain, en un mot il prit à nouveau la parole.

— Si même j'étais condamné, ce serait à trois

ans au plus, comme X... et Z... (il citait des espions récemment condamnés par les tribunaux français.) Après, la France me le payerait cher !

Les papiers crissèrent devant M. Froget. Le juge lut encore. Il avait sous les yeux tous les documents d'identité de Ziliouk, plus faux les uns que les autres. En réalité, on eût été bien en peine d'établir à coup sûr qu'il était né dans tel pays plutôt que dans tel autre. Il s'était appelé successivement Carlyle, Sunbeam, Smit, Keller, Lipton, Rochet. Sans doute avait-il porté d'autres noms ?

Il avait cinquante mille dollars en poche au moment de son arrestation !

M. Froget n'avait pas encore posé une seule question après une heure et demie de tête-à-tête. Le rapport qu'il venait de lire était un rapport militaire. Ziliouk, dix ans auparavant, avait été arrêté en Allemagne, assez mystérieusement, avait été relâché un mois après, plus mystérieusement encore, et avait reçu entre temps, dans sa cellule la visite d'un des chefs de la Wilhelmstrasse.

Que l'homme fût dangereux, c'était évident ! Qu'il fût une canaille, il s'en vantait ! Mais, comme il le disait lui-même, il ne donnait guère prise aux tribunaux.

Et M. Froget restait immobile, son épaule gauche toujours plus haute que la droite, son regard indifférent se posant tantôt sur ses papiers, tantôt sur le prévenu.

— Vous reconnaissez la photographie de votre dernière maîtresse ? questionna-t-il soudain d'une voix morne.

Ziliouk éclata de rire.

— A peine, monsieur le juge ! A peine ! C'était une charmante enfant du *Picral's*, le bar de la rue Daunou... Je l'ai très peu vue...

Et son rire devint équivoque, presque graveleux. Il osa ajouter :

— Elle est de vos amies ?

— Quelle langue avez-vous employée avec elle ?

Une fois encore Ziliouk voulut être grossier. Il répondit par une phrase qu'il n'est guère possible de reproduire et qui ne fit pas broncher le magistrat.

— Eh bien ! A certain moment, elle vous a adressé la parole en patois de Lille, et vous lui avez répondu dans le même patois, ce qui l'a troublée, car elle ne pensait pas être comprise par un étranger et elle avait dit certaines choses assez désobligeantes.

Silence de Ziliouk. Silence du juge, pendant près d'un quart d'heure. Examen du dossier, lentement, puis d'un dossier portant sur sa chemise jaune la mention, en belle ronde : « Affaire Stephen. » Ziliouk put lire ce titre épais, tout comme M. Froget. Et celui-ci lui laissa le temps de préparer ses réponses, ses moindres attitudes.

C'était un dossier vieux de huit ans. Il était classé depuis autant d'années. Il s'agissait d'une certaine femme Stephen, épouse Pierre Stephen, assassinée dans des circonstances assez troubles par son amant, un ouvrier polonais, qui avait disparu et dont on n'avait jamais retrouvé la trace.

Pierre Stephen était contremaitre dans une usine de produits chimiques à laquelle était détaché un officier d'artillerie, ce qui laisse entendre qu'il s'y poursuivait des recherches intéressant la défense nationale.

Des documents, entre autres la description d'un nouveau masque contre les gaz, avaient disparu vers la même époque.

Les Stephen, toujours à la même époque, avaient vécu sur un pied qui ne leur était pas habituel et avaient fait certains achats peu compatibles avec leurs ressources.

Puis le drame, la femme Stephen trouvée morte au pied d'un terril de charbonnage.

Son amant était peu connu. On l'avait vu rôder dans la région. Il vivait dans les barraquements d'une véritable tribu d'ouvriers polonais, mais ses compagnons ignoraient à quelle usine il travaillait. On ignorait jusqu'à son nom.

Il avait disparu le jour même du crime.

\*\*\*

Il fut sensible que la partie glissait vers un nouveau terrain, et dès lors Ziliouk accrut sa désinvolture et sa morgue.

— Je ne sais pas ce que vous voulez insinuer ! dit-il avec une ironie agressive. Si vous le désirez, je puis vous répondre dans le patois des coolies de Java comme dans l'argot des ouvriers de Ford...

C'était si vrai, son polyglotisme était tel qu'un rapport signalait, trois ans auparavant, sa présence en Chine, où il jouait le rôle de conseiller intime auprès d'un général sudiste.

Lors de son arrestation par un inspecteur ayant fait partie de la police coloniale, il avait aperçu à

la cravate de celui-ci une épingle fabriquée par les Moïs de l'Indo-Chine, et il s'était mis à parler le dialecte de cette peuplade.

Aucun mot ne pourrait rendre le détachement de M. Froget dont l'attitude, depuis le début de cette séance, ne s'était pas modifiée d'un point.

La plupart des magistrats instructeurs accumulent les questions, s'attachent à étourdir le prévenu dont ils arrachent souvent de la sorte la phrase qui constitue un aveu.

Il laissait, lui, au contraire, à son interlocuteur, le temps de réfléchir, et même de trop réfléchir. Les silences duraient plusieurs minutes, les questions quelques secondes à peine.

Jusqu'à là, il n'en avait formulé que deux. Un spécialiste curieux devait par la suite compter les mots sortis des lèvres de M. Froget au cours de cet interrogatoire capital.

Le juge, maintenant, lisait à voix basse un télégramme qu'il avait adressé au parquet de Lille et sa réponse.

Question. — D'où étaient originaires les Stephen ? Depuis quand habitaient-ils Lille lorsque le drame s'est produit ?

Réponse. — Originaires de la Loire. Les Stephen sont arrivés à Lille, venant de Saint-Etienne, un mois avant le crime. L'usine de Lille avait demandé, pour une fabrication nouvelle, quelques bons spécialistes à l'usine de Saint-Etienne dépendant du même groupe financier. Stéphane fut du lot qui arriva dans le Nord en juin.

\*\*\*

La voix de M. Froget s'éleva pour la troisième fois.

— Pouvez-vous me dire avec exactitude où vous étiez, voilà huit ans, au mois de juin ?

Le crime avait été commis vers la mi-juillet.

— A Berlin ! répliqua Ziliouk sans hésiter. Et, si vous tenez à le savoir, en rapports journaliers avec la Wilhelmstrasse. J'ignore où vous voulez en venir, mais je vous préviens que vous faites fausse route. Je ne connais pas les Stephen.

M. Froget tourna la page, consulta un dernier document qui lui avait été fourni par le 2<sup>e</sup> Bureau et qui disait :

« Pierre Stephen, contremaitre à la Manufacture d'Armes de Saint-Etienne, soupçonné par ses camarades de relations avec des agents de l'ennemi, mais, sans qu'aucune preuve pût être relevée contre lui, a été, sur les conseils du contre-espionnage, envoyé à Lille où l'on demandait des ouvriers de sa spécialité, vers la fin juin.

« Il s'agissait de savoir si, là aussi, des documents disparaîtraient.

« Avant qu'il fût possible d'établir la culpabilité de Stephen, et surtout de découvrir ses complices, l'assassinat de sa femme par un inconnu a changé la situation, et dès lors la conduite de Stephen n'a donné prise à aucun soupçon.

« Très affecté, vieilli, il a quitté l'usine peu après le drame et est devenu gardien de nuit dans un établissement de Pantin. »

M. Froget n'avait encore prononcé que quatre phrases. Il se leva sans manifester le moindre sentiment. Il se révéla ainsi plus grand et plus large qu'on eût pu le croire en le voyant assis.

Il regarda Ziliouk comme on regarde un objet qui n'est même pas étrange. Et il articula avec ennui, en homme qui accomplit une corvée ; pendant ce temps il brossait son chapeau noir du revers de sa manche :

— Je vous inculpe d'homicide volontaire sur la personne de la femme Stephen.

Georges SIM

Les lecteurs désireux de prendre part au concours hebdomadaire devront répondre aux questions suivantes :

- 1<sup>o</sup> — Quelle preuve M. Froget a-t-il relevée de la culpabilité de Ziliouk ?
- 2<sup>o</sup> — Quelles présomptions et indices ?
- 3<sup>o</sup> — Pourquoi et dans quelles conditions le crime a-t-il été commis ?
- 4<sup>o</sup> — Combien de solutions exactes parviendront-elles à « Détective » ?

N'oubliez pas de joindre à votre réponse, après l'avoir découpé, le bon de concours N° 1 qui se trouve à l'angle inférieur gauche de cette page. Toute solution non accompagnée de ce bon sera comptée pour nulle.

## SENSATIONNEL

# LES GRANDS PROCÈS DE L'ANNÉE 1929

PAR GÉO LONDON

Le nouveau volume de la célèbre série des GRANDS PROCÈS DE L'ANNÉE

de Charley Barataud à Madame Weiller  
Des noces limousines aux plaisirs nocturnes du Bois de Boulogne

LES EDITIONS DE FRANCE  
20, Av. Rapp. — 12 fr.

# UN NEZ PARFAIT



est chose facile à obtenir. Le modèle Trados N° 25, breveté en France, refait rapidement, confortablement, d'une façon permanente, sans douleur et à la maison, tous les nez disgracieux. C'est le seul dispositif breveté, sûr et garanti, qui vous donnera un nez parfait. Plus de 100 000 personnes satisfaites. Recommandé depuis des années par les médecins. 18 ans d'expérience dans la fabrication des redresseurs de nez.

**Modèle 25 fr. pour enfants.**  
Demandez une notice explicative, qui vous dira comment obtenir un nez parfait, ainsi que des attestations.

**M. TRILETY, SPECIALISTE**  
Dép. F. 217, Rex House, 45, Hatton Garden, LONDRES E. C. 1.

DISQUE **Edison Bell** RADIO

D'une sonorité parfaite, les disques RADIO, de 20 cm de diamètre, jouent aussi longtemps que les disques de 25 cm.

**12 frs.**

Quelques titres du Répert. général:

- F. 422 Bonheur Affolant. Acc. Piano. (Chanté par Madeleine Loys).
- F. 447 Le Temps des Cerises. (Chanté). Acc. Piano et Violon.
- F. 454 La Marseillaise. Musique Militaire.
- F. 475 Dites-moi ma Mère. (Orch.). (Maurice Yvain).
- F. 466 Séduction. (Valse).
- F. 466 Couscous. (Fox-trot Oriental). (Solos d'Accordéon).

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE  
Si vous ne trouvez pas nos disques chez votre Fournisseur, envoyez-nous votre commande, accompagnée du montant.

**EDISON BELL FRANCE**  
S. A.  
22, Rue St-Augustin, PARIS 2<sup>e</sup>

**TIMBRES-POSTE AUTHENTIQUES DES MISSIONS ÉTRANGÈRES**  
Garantis non triés; vendus au kilo  
Demandez notice explicative au Directeur de l'Office des Timbres des Missions  
5, rue des Moutons, TOULOUSE (France)

## CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES,  
TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE.

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

- Broch. 803 : Classes primaires compl., certif. d'études, brevets, C.A.P., professeurs.
- Broch. 809 : Classes secondaires compl., baccalauréats, licences lettres, sciences, droit.
- Broch. 820 : Carrières administratives.
- Broch. 834 : Toutes les grandes Ecoles.
- Broch. 834 : Carrières (Ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités: électricité, radiologie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, forge, mines, travaux publics, architecture, topographie, froid, chimie).
- Broch. 838 : Carrières de l'Agriculture.
- Broch. 846 : Carrières commerciales administratives, secrétaire, correspondancier, steno-dactylo, contentieux, représentant, publiciste, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres; carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.
- Broch. 850 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, espéranto, tourisme.
- Broch. 861 : Orthographe, rédaction, vérification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.
- Broch. 866 : Marine marchande.
- Broch. 874 : Solfège, piano, violon, accordéon, flût, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, fugues.
- Broch. 879 : Arts du Dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figures de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professeurs.
- Broch. 882 : Les métiers de la coupe, de la mode et de la couture (petite main, seconde main, première main, couturière, modéliste, modiste, vendeuse-retoucheuse, représentante, coupeur, couturière).
- Broch. 890 : Journalisme, rédaction, fabrication, administration; secrétaires.
- Broch. 898 : Cinéma; Carrières artistiques, techniques et administratives.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 39, bd Exelmans, Paris 16<sup>e</sup>, votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Recevrez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

pour clamer vos papiers peints:

**LA GRANDE MAISON DU PAPIER PEINT**

18 RUE DU VIEUX-COLOMBIER  
TÉLÉPH. LIT 52-42.36-51

dernières nouveautés modèles exécutés sur mesure

BYB PARIS (6<sup>e</sup>)  
Simple demande: Album S. France

**LE PARIPHONE EST LE ROI DES PHONOS**

**PARIS-NÉGOCE**

LA PLUS IMPORTANTE MAISON DE VENTE À CREDIT  
9, RUE MARTEL, PARIS 10<sup>e</sup>

**12 MOIS DE CREDIT**

**BON OBLIGATOIRE POUR PRIME**

Superbe Harmonica livré en étui. 120 **58<sup>f</sup>** PAR MOIS

VISITEZ NOS MAGASINS D'EXPOSITION ouverts tous les jours de 8<sup>h</sup> 30 à 18<sup>h</sup> 45 Fermés Dimanches & Fêtes

**35<sup>f</sup>** PAR MOIS

**56<sup>f</sup>** PAR MOIS

**48<sup>f</sup>** PAR MOIS

**N° 1. PARIPHONE** façon chêne verni, mécanisme de précision, reproducteur mixte jouant disques à aiguille et saphir av. 12 morceaux sur disques double face à aiguille. **Frco port et embal. av. prime Harmonica. 12 m. à 35<sup>f</sup>** (1<sup>re</sup> mens. "à la comm.")

**N° 2. PARIPHONE** av-pavillon et 12 morceaux sur disques double face. **Frco port et emballage avec prime Harmonica. 12 mois à 48<sup>f</sup>** (1<sup>re</sup> mensualité "à la commande").

**N° 4. APPAREIL PORTATIF** élégant phonogaine simili cuir, diaphragme, jouant disques-aiguille seulement, livré avec 12 morceaux sur disques double face à aiguilles. **Frco port et emballage avec prime Harmonica. 12 mois à 58<sup>f</sup>** (1<sup>re</sup> mensualité "à la commande").

**N° 3. COFFRET** façon noyer, jouant couvercle fermé, sonorité parfaite. Moteur robuste, reproducteur mixte jouant disques à aiguilles ou à saphir livré avec 12 morceaux sur disques double face. **Frco port et emballage avec prime Harmonica. 12 mois à 56<sup>f</sup>** (1<sup>re</sup> mensualité "à la commande").

**BON pour CATALOGUES ILLUSTRÉS**  
120 Envoyés gratuitement

Meubles Literie Chauffage  
Ménage Nouveautés Machines à coudre  
Cycles Phonos Voitures d'enfants

NOTA. — Envoyez ce Bon à Paris-Négoce, en indiquant vos nom et adresse. Rayez sur ce Bon les Catalogues ne vous intéressant pas.

A 72

## CONCOURS

Multipliez les 2 par un chiffre ou un nombre pour que les produits additionnés donnent 28.

Tout lecteur qui enverra avec ce BON une réponse exacte à **ARTIST'S SERVICE**, 22, Place Charles-Fillion, Paris-17<sup>e</sup> recevra une Œuvre d'Art de 50 francs. — Joindre une enveloppe timbrée portant votre adresse

**RIEN A PAYER POUR PARTICIPER A CE CONCOURS**

200

**1.650<sup>f</sup>** absolument complet depuis... **1.400<sup>f</sup>**

**RADIO-MEUBLES JUPITER**  
8 modèles différents

ULTRA-SENSIBLE SELECTIF PUISSANT et PUR LE JUPITER EST GARANTI 2 ANS LIVRÉ ÉTALONNÉ SUR 25 POSTES —

**E. JEANNIN**  
61, r. du F<sup>s</sup> Martin, PARIS. 10<sup>e</sup> Métro Chateaud'Éou  
43 bis, bd Henri IV, PARIS. 4<sup>e</sup> Métro Bastille - Tél. Archives 67.50  
Notice 38 franco

**L'ENNUI c'est LA MORT**  
**Pour RIRE et FAIRE RIRE**

Farces, Attrapes, Surprises, Articles de Physique et de Prestidigitation, Chansons, Monologues, Pièces de Comédie, Livres utiles et de Jeux, Magic, Magisme, Hypnotisme, etc. Art. de Cotillon et Carnaval, Méth. de Danse, Instruments de Musique, etc. — Secrets de toutes sortes. Toujours des nouveautés. Catal. illust. cont. 2 fr. en timbres. Se reco mm. N. Billy, 8, r. des Carmes, Paris-5<sup>e</sup>

Maison de Confiance fondée en 1888

**CHIENS DE TOUTES RACES**

de garde, de police jeunes et adultes supérieurement dressés, chiens de luxe minuscules, d'appartement, grand danois, chiens de classe d'arrêt et courants, terriers de toutes races, etc. toutes races, tout âges. — Vente avec faculté de change gratuite en un contre un, contre espèces, chèque, mandat, mandat postal.

SELECT KENNEL à BERGHEM, BRUXELLES (Belg.). Tél. 604-71

**Economisez 50%**  
en vous adressant au constructeur!

50 décrets reçus sans installation spéciale avec la super Vlampe

complet pour 1.090<sup>f</sup> ou 180<sup>f</sup> et 12 paiements de 90<sup>f</sup>

Super V lampes modèle.

Notice N° 20 Franco

**E. A. BONNEFONT**  
107, Bd de l'Hôpital, PARIS  
Magasin ouvert dimanches et fêtes.

**6 FRANCS PAR PIÈCE** à Agents travailleurs et COPIES faciles, 2 sets. Toute l'année. — Établissements D. T. SERTIS, Lyon.

**MAIGRIE**

entièrement pour être mince et distinguée, ou, à volonté, de l'endroit voulu. Sans rien avaler et facile à suivre. RAFFERMIS LES CHAIRS

**LE SEUL SANS DANGER ABSOLUMENT GARANTI**

Premiers effets dès 1<sup>er</sup> semaine et durable. Ecrivez notre part à H. M. STELLA GOLDEN, 47, Bd de la Chapelle, Paris-X qui vous fera connaître gratuitement le moyen.

**PORTATIFS Une Fabrication impeccable... WORLSOUND Une reproduction parfaite et sincère**

Les qualités des portatifs "WORLSOUND"

5 modèles, gainés cuir, moteur puissant, bras moderne, garniture nickelée Exceptionnellement pour cette annonce à tout acheteur d'un de nos modèles. Remise de 10% ou disques à aiguille au choix.

Prix de nos appareils de : **200 fr. à 800 fr.**

Adressez enveloppe timbrée pour recevoir nos catalogues aux :

**Ets. R. LÉBOUC, 4, Rue Cassette, Paris (6<sup>e</sup>)**

5 MODELES

**RIEN QUE LA VÉRITÉ**

**ASHELBE INTERNATIONAL DETECTIVE COMPANY**

34 Rue La Bruyère PARIS  
Téléphone (85-18) TRUDAINÉ (55-57)

**SCOTLAND** Detective International  
Rien à payer d'avance  
18, boulevard Magenta, Bolzaris 51-36.

**MONDIALE POLICE**  
Experts, policiers, police judiciaire et de sûreté. Renseignements, Enquêtes, surveillances, Filatures, etc. Tous pays. Divorces, Procès, Prix modérés. 17, rue de Mauberge, Tel. Trud. 30-09, de 9 à 19 h. et Dim. 9 à 12 h.

**SOMMER, DÉTECTIVE**  
Enquêtes avant mariage. Filatures. Recherches **40 fr.**  
Toutes missions. Paiement après.  
DIVORCE À CRÉDIT. 8 h. à 20 heures - Louvre 71-87  
**5, RUE ÉTIENNE-MARCEL**

**FOYER ET FAMILLE**  
Œuvre recommandée pour Mariages honorables toutes situations, rien à payer. 8, r. Pierre-Chausson.

**SITUATION LUCRATIVE**  
Indépendante sans capital. Jeunes ou vieux des deux sexes, demandez-la à l'École supérieure de Représentation fondée par les Industriels de l'Union Nationale. Seuls qualifiés pour donner diplôme et situation. On gagne en étudiant. Cours oraux et par corresp. Quelques mois d'étude. Brochure 71 gratis. 38 bis, Chaussée d'Antin, Paris.

**APPARTEMENT LIBRE**  
Collaborateur Détective, obligé quitter appartement récemment loué, céderait bail 3 ans contre remboursement frais installation. Appart. moderne 3 pièces, entrée, salle de bain, cuisine, tout confort, chauffage central, eau chaude et froide, ascenseur, grand balcon, belle vue. Bail 3 ans. Loyer 7.800. Quartier Observatoire. Véritable occasion. Très urgent. Ecrire: H. D. - Détective, 35, rue Madame.

**Concours des GRIMINELS**  
Voici la composition du Jury du concours annoncé dans le numéro du 6 mars 1930 de "Détective":  
M. FLORY, Conseiller Honoraire à la Cour d'Appel, Ancien Président de Cour d'Assise;  
M. HENRI-ROBERT, ancien bâtonnier de l'Ordre des Avocats;  
M. CAMPINCHI, Avocat;  
M. FARALICQ, Commissaire divisionnaire de la Police Judiciaire en retraite.

Achat Réparations Vente

**MOTOS**

J. ROBERT  
Neuilly-sur-Seine

59, rue de Villiers  
Téléph.: Wagram 50-86

# DÉTECTIVE

*Le grand hebdomadaire des faits-divers*

## La révolte de Lille



(Photo Henri Manuel)

**Trois prisonniers ayant terrassé leurs gardiens ont entraîné soixante-cinq détenus à se rendre maîtres de la prison de Lille. Notre photo représente l'un des rebelles dans le cachot dont il essaya de percer le mur.**

(Lire, en pages 4 et 5, le reportage d'Henri DANJOU)